

Je vous fais visiter l'appartement ?

Comédie en deux actes
De Philippe Danvin

2 heures environ

DISTRIBUTION :

8 PERSONNAGES (4 HOMMES, 4 FEMMES) :

Alex et Florence
Max et Sylvie
François et Claire
Bruno et Juliette

DECOR : Un appartement cosu.

Côté jardin : un coin bibliothèque avec bureau. Au fond, la porte d'entrée. A l'avant-plan, une porte donnant sur les w.-c.

Côté cour, au fond : la porte donnant sur la cuisine. A l'avant-plan : celle donnant accès à la chambre.

Occupant l'essentiel du décor : un salon.

Des pans de murs cachent les portes du fond.

ACTE 1

SC. 1 : ALEX ET FLORENCE

(Alex entre par le fond, côté jardin.)

ALEX – Nous y voilà. *(Il parcourt des yeux l'appartement, tenant en main des clés.)* Pas mal, cette piaule ! Alex, je sens que tu vas passer un bon week-end...un week-end de liberté, bien tranquille. *(Il se tourne vers la porte et crie.)* Tu peux venir, c'est calme !

FLORENCE *(rentrant et se précipitant dans ses bras)* – Enfin, un week-end à nous deux. Tu es sûr qu'on ne risque rien ?

ALEX – Rien. Les proprios ne rentreront pas avant dimanche soir, ça nous laisse plus de deux jours pour en profiter.

FLORENCE – Et dans deux mois, la liberté...totale.

ALEX – Totale, mon ange, finis les congés pénitentiaires, terminées aussi les magouilles de Bruno.

FLORENCE – Tu as de la chance d'avoir un copain dans une agence immobilière.

ALEX *(agitant les clés et les déposant sur le bureau)* – De la chance, oui, mais le service n'est pas gratuit.

FLORENCE – Mais tu es vraiment sûr qu'on ne risque rien ?

ALEX – Rien, je te dis. Les proprios sont partis en week-end et Bruno possède le double des clés pour faire visiter l'appartement puisqu'ils veulent le vendre.

FLORENCE – Bien. Profitons-en alors. Nous ne sommes pas les propriétaires mais je vais quand même faire le tour...de la propriétaire. *(Elle sort dans le fond, côté cour.)*

ALEX *(souriant)* – Tant qu'il y a une chambre...

FLORENCE *(revenant)* – Il y a une grande cuisine. Je vais voir par là. *(Elle sort à l'avant-plan, côté cour.)*

ALEX – On s'fera une petite bouffe, histoire de recharger les batteries, mais tant qu'il y a une chambre...

FLORENCE *(revenant)* – Par là, c'est la chambre et puis la salle de bains.

ALEX – C'est bien ce que je disais : tant qu'il y a une chambre...et une baignoire olympique pour un bain de minuit à deux.

FLORENCE *(regardant côté jardin, à l'avant-plan)* – Et là, ce sont les toilettes, mais elles sont petites. Il y a aussi un w.-c. dans la salle de bains.

ALEX – En cas de besoin, si j'ose dire.

FLORENCE *(se blottissant contre lui)* – Ah ! un week-end en amoureux, un week-end de liberté, rien qu'à nous deux, mon Alex !

ALEX – Un week-end de liberté...rien qu'avec moi, je laisse tomber les fausses identités utilisées pour mes escroqueries.

FLORENCE – Quand je t'ai connu, tu te faisais appeler Frank Lupin.

ALEX – En hommage à Arsène... *(Ils rient, complices.)*

FLORENCE – Et tu sortais déjà de prison pour ton premier week-end de liberté.

ALEX – Je n'allais évidemment pas te l'avouer, ni te révéler ma véritable identité...question d'habitude.

FLORENCE – A deux mois de ta libération, maintenant : plus de risques, on en prend déjà suffisamment en se retrouvant ici...

ALEX *(souriant)* – En séjour illégal.

FLORENCE – Et je veux passer un week-end tranquille, rien qu'avec toi, pas besoin de ceux pour qui tu t'es fait passer : pas de Didier Lefort, Julien Lambert ou Philippe Gilbert...

ALEX – Tu en oublies...

FLORENCE – Rien que mon Alex pour un week-end à nous deux.

ALEX – Rien qu'à deux, rien que toi et moi, ma Florence, promis !

(On sonne à la porte.)

FLORENCE – On sonne ! Tu attends quelqu'un ?

ALEX – Mais enfin, réfléchis ! Comment veux-tu que j'attende quelqu'un puisque je ne suis pas chez moi et que l'appartement est censé être inoccupé.

FLORENCE – Mais qu'est-ce qu'on va faire ?

ALEX – Est-ce que je sais, moi ?

(On sonne à nouveau. Alex fait signe à Florence de se taire et d'aller dans la chambre. Elle sort. Il va ouvrir, embarrassé.)

SC. 2 : ALEX ET MAX PUIS FLORENCE

MAX – Bonjour, je peux entrer ?

ALEX -Heu...oui...mais...

MAX *(rentrant d'un pas décidé)* – Allons-y alors, le plus tôt sera le mieux.

ALEX *(de plus en plus embarrassé)* – Mais...mais...attendez, où allez-vous ?

MAX – Chez vous.

ALEX -Chez...moi.

MAX – Vous vous appelez bien Jacques Russel ?

ALEX – Heu... je...mais vous avez sonné, vous avez quand même vu le nom affiché sur la sonnette... ?

MAX – Le nom affiché, c'est Jacques Russel.

ALEX – Eh bien alors, je m'appelle Jacques Russel, pourquoi voudriez-vous que je m'appelle autrement ?

MAX – Je prends mes précautions, on ne sait jamais.

ALEX – On ne sait jamais ?

MAX – Oui, au cas bien improbable où vous ne vous appelleriez pas Jacques Russel, je prendrais des risques et vous encore plus.

ALEX – Moi...encore plus ?

MAX – Oui ! Mettez-vous à ma place : si nous parlons disons affaires et que vous n'êtes pas Jacques Russel, qu'est-ce que vous faites ?

ALEX – A votre place ? Mais je ne sais pas moi !

MAX – Vous devenez un témoin gênant. Sacré Jacques... Vous permettez que je vous appelle Jacques, n'est-ce pas ?

ALEX – Mais ne vous gênez surtout pas.

MAX – Surtout que nous allons travailler ensemble.

ALEX – Travailler ensemble ?

MAX – Mais oui, je suis votre nouveau voisin de palier, je viens d'emménager ce matin.

ALEX – Vous aussi ?

MAX – Pourquoi « moi aussi » ?

ALEX – Mais non...non...qu'est-ce que je raconte, moi ! vous allez croire que je viens d'emménager ici alors que...

MAX – Alors que ?

ALEX – J'habite ici depuis...au moins...enfin...oui, même plus longtemps encore.

MAX – Sacré Jacques, vous êtes prudent, je comprends. Je remplace Pierrot.

ALEX – Vous remplacez Pierrot ?

MAX – Pierrot, votre ancien voisin...je suis le nouveau.

ALEX – Ah oui, Pierrot, suis-je bête...il m'avait dit qu'il allait déménager...

MAX – En taule.

ALEX – En taule ?

MAX – En taule, oui, mais ne crains rien, il a été pris pour une autre affaire que notre petit trafic.

ALEX - Notre petit trafic ?

MAX – Toujours prudent, sacré Jacques !

ALEX – Heu...oui...qu'est-ce que vous voulez, s'il est en prison...

MAX – Mais ne t'en fais pas, il ne crachera pas le morceau, surtout que les poulets n'ont aucune raison de penser à autre chose.

ALEX – Eh bien, tant mieux, parce que moi, la prison...

MAX – T'as déjà donné, je sais.

ALEX – Comment ça, vous savez ?

MAX – Pierrot m'a raconté que t'avais passé un an à l'ombre.

ALEX – Ah ! il a dit ça, Pierrot ?

MAX – Mais rassure-toi, il n'y a qu'avec moi qu'il cause, il n'est pas du genre à se mettre à table...surtout pour manger du poulet. *(Il se met à rire, Alex rit également un peu gêné.)* Elle est bonne, hein ?

ALEX – Oui, elle est bonne.

MAX – Tu peux m'appeler Max, tu sais.

ALEX – Comme tu veux...Max.

MAX – Et Juliette ?

ALEX – Juliette ?

MAX – Mais oui, ta femme, ta poule, quoi !

ALEX – Elle est à côté.

MAX – Dans la basse-cour ?

ALEX *(étonné)* - Dans la basse-cour ?

MAX – Mais oui, ta poule, elle est dans la basse-cour. *(Il se met à rire en imitant une poule.)* Elle est bonne, hein ?

ALEX *(avec un sourire forcé)* – Elle est bonne.

MAX – Appelle-la que je fasse sa connaissance.

ALEX – Mais...je....

MAX – Allez ! appelle-la, on va quand même travailler tous ensemble...appelle-la, j'te dis.

ALEX *(se dirigeant lentement vers la porte de la chambre et l'ouvrant)* – Tu ...tu peux venir une seconde ?

FLORENCE – Me voilà...mon chéri.

MAX – Alors, comme ça, voilà Juliette ! *(Elle se retourne, pensant qu'une autre personne se trouve derrière elle.)*

ALEX – Mais viens, Juliette...Juliette ! *(Il la présente.)*

FLORENCE – Juliette ?

MAX – Et votre Roméo s'appelle Jacques ? *(Il se met à rire.)* Elle est bonne, hein ?

ALEX – Elle est bonne. *(Florence interroge Alex du regard.)*

MAX – A moins que Jacques ne roule en Alfa...Roméo ? *(Il se met à rire.)* Elle est bonne, hein ?

ALEX – Elle est bonne, Max, elle est bonne. *(Florence, de plus en plus perplexe, regarde Alex.)*

FLORENCE – Ce monsieur s'appelle Max ?

ALEX *(en aparté)* – Hélas !

FLORENCE *(même jeu)* – Mais pourquoi m'appelle-t-il Juliette ?

ALEX *(idem)* – Je t'expliquerai tout à l'heure, mais le week-end bien tranquille, il est parti à cent à l'heure, crois-moi. En tout cas, pour l'instant, tu t'appelles Juliette et moi Jacques, c'est compris ?

MAX – Pierrot ne m'avait pas menti : vous êtes ravissante, Juliette, une femme de tempérament.

FLORENCE – Qu'est-ce que vous appelez de tempérament ?

MAX – Simple remarque...physique. (*Il s'approche d'elle, elle recule.*)

ALEX – Sacré Max, je vous vois venir.

MAX – Vous avez de bons yeux alors. (*Il se met à rire.*) Elle est bonne, hein ?

ALEX – Elle est bonne, Max, elle est bonne. (*Florence interroge Alex du regard.*)

FLORENCE (*à Alex*) – Il ne serait pas un peu demeuré ?

MAX – Pardon ?

ALEX – Elle demande où vous demeurez...enfin, où tu demeures.

MAX – A dix mètres, Juliette, sur le palier.

FLORENCE (*qui n'a pas bien saisi*) – Sur le palier ?

ALEX – Max est notre nouveau voisin...de palier...à dix mètres...à gauche en sortant de l'ascenseur...nous, on tourne à droite, lui c'est le contraire.

MAX – Je remplace Pierrot.

FLORENCE – Pierrot ?

ALEX – Notre ancien voisin (*Il donne un coup de coude à Florence.*)...tu n'as pas déjà oublié Pierrot, Flo...heu Juliette ?

FLORENCE (*comprenant*) – Pierrot ? ... Ah, Pierrot ! Il a déménagé ?

MAX – En taule, et comme je le connais, il doit avoir un air renfermé. (*Il se met à rire.*) Elle est bonne, hein ?

ALEX – Elle est bonne, Max, elle est bonne. (*Florence interroge Alex du regard.*)

FLORENCE (*à Jacques*) – C'est pénible.

ALEX – Et encore, tu en as raté quelques-unes !

MAX – Alors, vous avez le colis ?

ALEX – Le colis ?

MAX – Mais oui, les deux briques, quoi !

FLORENCE – Les deux briques ?

ALEX (*à Florence*) – Oui, Monsieur...enfin, Max pense que je travaille dans le bâtiment.

MAX – Les deux briques...dans le bâtiment... (*Il se met à rire.*) elle est bonne, Jacques, elle est bonne.

ALEX – Vous me flattez, Max.

MAX – Allez, allez !

ALEX - Si, si, venant d'un spécialiste comme vous, c'est un beau compliment.

FLORENCE – Je dirais même plus : un très beau compliment. Mais Max, c'est quoi au juste vos deux briques ?

MAX – Vous me faites marcher là ?

FLORENCE – Non, non, mais on ne vous connaît pas, on veut juste s'assurer qu'on ne risque rien.

ALEX (*en aparté, à Florence*) – Tu fais des progrès, dis donc !

FLORENCE (*même jeu*) – Mais tu ne vas pas me dire que tu ne comprends pas où il veut en venir ?

ALEX (*idem*) – Tu me jettes mon passé à la figure, c'est délicat. Mais si, je comprends très bien où il veut en venir hélas !

FLORENCE (*à Max*) – Nous sommes convaincus, Max, rassurez-vous, mais une dernière précaution malgré tout : comment devons-nous vous les remettre ces deux briques ?

MAX – Comme vous faisiez avec Pierrot, dans un sac de sport.

ALEX – Et je me les procurais comment ?

MAX – Ça, c'est ton affaire, la fausse monnaie, c'est comme la blanche, moins on en sait, moins on peut remonter la filière.

FLORENCE – Bien parlé, Max, bien parlé !

ALEX (*en aparté, à Florence*) – De la fausse monnaie, à deux mois de ma libération, je vais en prendre pour un max.

FLORENCE (*même jeu, à Alex*) – Et que fait-on avec ton Max ?

ALEX (*même jeu, à Florence*) – Pour l’instant, on le flanque dehors.

MAX – Alors les tourtereaux, qu’est-ce qu’on mijote ? Un bon plat ? (*Il se met à rire.*) Elle est bonne, hein ?

ALEX – Elle est bonne, Max, elle est bonne. Mais à propos de tourtereaux justement, figure-toi que nous fêtons notre anniversaire de mariage...

MAX – Non ?

FLORENCE – Si !

ALEX (*enlaçant Florence*) – Et nous voudrions un peu d’intimité, tu comprends ?

FLORENCE (*serrant Alex*) – Oh, oui !

MAX – Je comprends, je comprends, *donnez-moi le colis et je pars tout de suite.*

ALEX -... Mais nous ne l’avons pas encore, Max.

MAX – Mais je le livre dans deux heures au plus tard !

ALEX – On va aller le chercher, mais d’abord, nous voudrions...

FLORENCE (*le serrant encore plus fort*) – Oh, oui.

MAX – Je comprends mais je reviens le chercher dans une bonne heure, OK ?

ALEX - O.K, Max, OK.

MAX – Je vous laisse roucouler alors, bye ! (*Il sort.*)

ALEX - Il nous laisse roucouler mais ce sera moi le pigeon de l’histoire. Quel con ! (*Il l’imite.*) Elle est bonne, hein ! nous sommes tombés sur un champion du monde.

FLORENCE – Mais qu’est-ce qu’on va faire ?

MAX – On file à l’anglaise, ce qui ne devrait pas poser de problèmes puisqu’il croit que nous allons sortir pour aller chercher la marchandise...ou alors...

FLORENCE – Ou alors ?

ALEX - On jette un coup d’œil dans l’appartement, l’argent est peut-être ici... Si je balance leur trafic, ça me vaudrait sans doute quelques belles années d’impunité.

FLORENCE – Moi, si tu le permets, je vais d’abord aux toilettes...même si elles sont petites.

ALEX – Ce n’est pas grave, on n’y va jamais à plusieurs.

(*On entend du bruit, un homme rentre. Florence et Alex s’engouffrent précipitamment dans les toilettes.*)

SC. 3 : CLAIRE ET FRANÇOIS

FRANÇOIS (*en voix off*) - Attention à la marche ! Viens, Claire.

CLAIRE (*en voix off*) – Mais où sommes-nous ?

FRANÇOIS (*rentrant*) – Allez, viens, Claire ! Il n’y a personne, détends-toi.

CLAIRE (*depuis l’extérieur*) – Tu es sûr ?

FRANÇOIS – Mais oui, rassure-toi.

CLAIRE (*rentrant, le visage caché par un foulard et portant des lunettes sombres*) – Vraiment sûr ?

FRANÇOIS – Plus que sûr, certain.

CLAIRE (*venant se blottir dans ses bras*) – Je ne suis pas à l’aise, François.

FRANÇOIS – C’est sans risques, je te dis. Nous sommes seuls, personne pour nous voir ou nous entendre et nous ne verrons ni n’entendrons personne, non plus !

(*On entend un bruit de chasse d’eau.*)

CLAIRE – N’entendre personne ? Pas tellement bien insonorisé, cet appartement, je ne suis pas rassurée, François.

FRANÇOIS – Du calme, vérifie par toi-même, il n’y a *personne*. (*Elle hésite.*) Tu peux faire le tour du propriétaire, il n’y a personne, je te dis. (*Elle sort dans le fond, côté cour. Il sourit.*) Il y a surtout une chambre, c’est l’essentiel.

CLAIRE (*revenant*) – Vous les hommes, vous êtes tous pareils. Il y a une grande cuisine. Je vais voir par là. (*Elle sort à l’avant-plan, côté cour.*)

FRANÇOIS – On peut se faire une petite bouffe, mais tant qu’il y a une chambre...

CLAIRE (*revenant*) – Par là, c’est la chambre et puis la salle de bains.

FRANÇOIS – C’est bien ce que je disais, on en revient à l’essentiel : tant qu’il y a une chambre...et une petite douche en commun, ça ne peut pas faire de tort.

CLAIRE (*regardant côté jardin, à l’avant-plan*) – Et là, ce sont sans doute les toilettes... mais elles sont fermées. Mais en cas de besoin, il y a un w.-c. dans la salle de bains.

FRANÇOIS – Te voilà rassurée.

CLAIRE – Pas encore.

FRANÇOIS – Pas encore ?

CLAIRE – Mets-toi à ma place : c’est la première fois que je trompe mon mari. Et puis, je m’attendais à aller à l’hôtel. Que faisons-nous ici ?

FRANÇOIS – Figure-toi que les proprios veulent vendre, j’ai donc visité le week-end dernier l’appartement mais l’employé de l’agence immobilière a été appelé pendant la visite. Il a dû partir précipitamment en me laissant la clé qu’il m’a chargé de redéposer à l’agence quand j’aurais terminé la visite.

CLAIRE – Ce que tu as fait mais après avoir fait une copie de la clé, c’est ça ?

FRANÇOIS (*sortant les clés de sa poche*) – Je me suis dit effectivement que ça pourrait servir, la preuve : nous sommes là. (*Il dépose les clefs sur le bureau.*) Tiens, il y a déjà un jeu de clés.

CLAIRE – Nous sommes là mais dans une illégalité pire que si nous étions à l’hôtel, je ne suis vraiment pas rassurée.

FRANÇOIS – On ne risque rien, je te le dis et je te le répète, les proprios partent en week-end chaque week-end, ce qui nous laisse le champ libre. (*Puis venant l’enlacer.*) Tu ne crois pas que tu pourrais enlever ton foulard et tes lunettes ?

CLAIRE – Si, mais dans la chambre seulement.

FRANÇOIS – Si c’est une proposition malhonnête, je te suis. (*Ils se dirigent vers la chambre, on sonne.*)

CLAIRE – Mais qu’est-ce que ça peut-être ? François, j’ai peur, tu attends quelqu’un ?

FRANÇOIS – J’attends quelqu’un... alors que je ne suis pas chez moi.

CLAIRE – Tu vois, l’angoisse me fait dire des bêtises.

(*On sonne à nouveau. On entend une voix féminine : « Allez, ouvrez, je sais que vous êtes là. », Claire panique.*) C’est la police ! On sait que je suis là. Je suis perdue. Mon mari va me faire mettre en prison !

FRANÇOIS – Mais non ! Tu te fais déjà tout un feuilleton pour un simple coup de sonnette. File à côté, je vais aller ouvrir. (*Elle sort, côté cour, à l’avant-plan. Il va ouvrir.*)

SC. 4 : SYLVIE ET FRANÇOIS PUIS CLAIRE

SYLVIE (*rentrant d’un pas décidé*) – Max n’est pas là ?

FRANÇOIS – Max ?

SYLVIE – Il sera parti faire une course.... Je suis Sylvie, sa femme. Et vous, vous vous appelez donc Jacques, c’est ça ?

FRANÇOIS (*embarrassé*) – Heu...oui, c’est ça.

SYLVIE – Jacques Russel.

FRANÇOIS – Jacques...Russel, comme vous dites.

SYLVIE – Hé oui, les nouveaux voisins, c’est nous !

FRANÇOIS – Les nouveaux voisins ?

SYLVIE – Nous prenons la succession de Pierrot.

FRANÇOIS – La succession ? Le pauvre, il est décédé ?

SYLVIE (*riant et s'asseyant*) – Comme dit Max, elle est bonne, Jacques, elle est bonne.

FRANÇOIS – Mais...prendre la succession....

SYLVIE – Ouais, elle est vraiment bonne....on a pris la succession de Pierrot... dans l'autre appartement sur le palier....quand je vais raconter ça à Max.

FRANÇOIS (*venant s'asseoir également*) – Ah oui, suis-je bête, la succession, pourquoi ai-je pensé ça ?

SYLVIE – D'autant que vous aviez vu Max et qu'il a forcément dû se présenter comme le nouveau voisin...qui a succédé à....

FRANÇOIS – A Pierrot, bien sûr, il nous l'a dit....comment ai-je pu l'oublier ? Ce doit être vous qui me troublez, Sylvie.

SYLVIE – Vous me flattez, Jacques....alors comme ça, je vous trouble...je ne dis pas non, Jacques. (*Elle se rapproche de lui et place la main sur sa cuisse.*)

FRANÇOIS (*surpris et gêné*) – Vous ne dites pas non ?

SYLVIE (*langoureusement*) – Vous êtes très séduisant, Jacques.

FRANÇOIS (*embarrassé*) – Mais....mais....vous aussi, vous êtes très séduisante, Sylvie mais... (*Il se relève.*)

SYLVIE – Mais votre femme est là, n'est-ce pas ?

FRANÇOIS – Heu...oui.

SYLVIE – Nous aurons bientôt une occasion, Jacques.

FRANÇOIS (*de plus en plus embarrassé*) – ...Bien sûr....alors comme ça, vous remplacez Pierrot. Il a déménagé ?

SYLVIE – Déménagé ? (*Elle se met à rire.*) Elle est bonne, Jacques, elle est bonne....comme si Max ne vous avait pas mis au courant....

FRANÇOIS – Oui, elle était bonne...si bien sûr, Max m'a mis au courant que...

SYLVIE – Que Pierrot ne risquait pas de bronzer.

FRANÇOIS – Il ne risque pas de bronzer ?

SYLVIE – Oui, vu qu'il est à l'ombre. (*Elle se met à rire.*) Elle est bonne, hein ? A l'ombre...bronzer...quand je vais la raconter à Max.

FRANÇOIS – Ah oui, connaissant Max...

SYLVIE – Allez ! présente-moi la future cocue.

FRANÇOIS – La future cocue ?

SYLVIE – Oui, ta femme... (*Elle se rapproche de lui.*)...l'occasion se présentera bien vite, tu verras.

FRANÇOIS – Ah oui, l'occasion....je vais appeler...

SYLVIE – Juliette, c'est ça ? Quand il parlait de ta femme, Pierrot l'appelait Juliette.

FRANÇOIS – Alors, je vais appeler....Juliette. (*Il se dirige vers la porte de la salle de bains.*) Tu peux venir. (*Claire sort prudemment.*)

SYLVIE – Voilà Juliette. (*Claire sursaute et regarde derrière elle.*)

FRANÇOIS (*à Sylvie*) – Elle est très nerveuse en ce moment.

SYLVIE (*à Claire*) – Vous alliez sortir ?

CLAIRE – Oh oui ! j'allais sortir.

SYLVIE – Je me disais aussi : un foulard sur la tête et des lunettes noires.

FRANÇOIS – Elle...elle perd ses cheveux et elle a de la conjonctivite, n'est-ce pas Juliette ?

CLAIRE – Mais qu'est-ce qui te prend ?

SYLVIE – Mais oui, Jacques, voyons, on ne révèle pas les petits problèmes d'une femme.

CLAIRE (*étonnée*) – Jacques ?

FRANÇOIS (*à Claire, en aparté*) – Claire, je m'appelle Jacques et toi, Juliette, c'est clair ?

CLAIRE (*sanglotant*) – Justement, c’est Claire, pas Juliette !
 SYLVIE – Quelque chose ne va pas ?
 FRANÇOIS – Non, ça va, elle est simplement très nerveuse en ce moment.
 SYLVIE – Ah oui, pour être nerveuse, elle est nerveuse, c’est clair !
 CLAIRE (*même jeu*) – Justement, c’est Claire....je vais craquer....je sens que je vais craquer.
 SYLVIE – Bien, alors, je vais vous laisser.
 CLAIRE – C’est ça, laissez-nous madame, s’il vous plaît !
 SYLVIE – A plus tard, à une prochaine occasion, Jacques !
 FRANÇOIS – C’est ça, à une prochaine....occasion, Sylvie.
 SYLVIE (*en aparté, à François*) – T’es pas gâté avec elle, hein Jacques ?
 FRANÇOIS – Non, en effet, au revoir Sylvie. (*Elle veut sortir mais remarque les clés sur le bureau.*)
 SYLVIE (*en aparté*) – La voilà, l’occasion....des clés pour revenir quand je voudrai, tu me plais Jacques.
 (*Elle sort.*)
 CLAIRE – Nous sommes dans de beaux draps.
 FRANÇOIS – Non, pas encore, mais si nous y allions ? (*Il l’entraîne vers la chambre.*)
 CLAIRE (*s’arrêtant*) – Me retrouver sous les draps avec toi, tu rêves !
 FRANÇOIS – Mais, voyons Claire, ce n’est quand même pas à cause de cette femme que...
 CLAIRE – Elle ne perd pas ses cheveux et n’a pas de conjonctivite au moins, elle !
 FRANÇOIS – Mais enfin, ma chérie !
 CLAIRE – N’essaie pas de m’attendrir, ça ne marche pas.
 FRANÇOIS – Mais il n’est pas question de t’attendrir...j’ai simplement envie de toi, Claire.
 CLAIRE – Eh bien moi, je n’en ai plus envie, François, je n’ai qu’une envie : partir.
 FRANÇOIS – Mais enfin, chérie, tu veux que nous allions à l’hôtel ?
 CLAIRE – Pas plus à l’hôtel qu’ici, je rentre chez moi....comme une femme fidèle qui allait faire une bêtise.
 FRANÇOIS – Une bêtise, une bêtise, allons, allons !
 CLAIRE – J’y vais, François et ne cherche plus à me revoir.
 FRANÇOIS – Mais enfin, Claire, voyons, tout ça à cause de la voisine.
 CLAIRE – Adieu, François.
 (*On entend des voix, un couple rentre. François et Claire s’engouffrent précipitamment dans la chambre.*)

SC. 5 : BRUNO ET JULIETTE PUIS FRANÇOIS ET CLAIRE

JULIETTE (*en voix off*) – Mais tu me marches sur les pieds !
 BRUNO (*même jeu*) – Pardonne-moi, ma chérie.
 JULIETTE (*idem*) – Mais laisse-moi passer, voyons.
 BRUNO (*idem*) – Non, j’y vais d’abord. (*Ils rentrent finalement en même temps. Bruno jette des coups d’œil inquiets autour de lui.*)
 JULIETTE – Qu’est-ce que tu croyais ? Qu’il serait déjà revenu ?
 BRUNO – On ne sait jamais, Juliette, on ne sait jamais !
 JULIETTE – Ecoute, Bruno, il a deux cents km à faire et je suis partie la première. De toute façon, il n’a pas envie de rentrer.
 BRUNO – Qu’en sais-tu ? S’il tient à toi, il va revenir.
 (*Elle compose un numéro sur son portable.*)
 JULIETTE – Tenir à moi ? Depuis que je suis partie, il n’a même pas essayé de me contacter. Et ici, j’ai droit à sa boîte vocale, j’ai le droit de parler après son bip sonore. Attends mon gaillard !...Jacques ? C’est moi, Juliette. Si je suis partie, c’est parce que c’est bel et bien fini

entre nous. Après le bip sonore, considère, Jacques Russell, que tu ne fais plus partie ni de mes projets, ni de ma vie (*Elle hurle.*) Biiiiiiiiip ! (*Puis se retournant vers Bruno.*) Et toc !

BRUNO (*inquiet, il était allé voir dans la cuisine*) – Et toc ! comme tu dis.

(*Puis en aparté.*) Alex se cache ici avec sa maîtresse. Logiquement, puisqu'il n'est pas dans la cuisine, il doit se trouver dans la chambre.

JULIETTE – Je vais aller me refaire une beauté, je suis horriblement décoiffée.

BRUNO (*s'interposant*) – Toi, te refaire une beauté ? Mais tu es merveilleuse, mon ange, tout simplement merveilleuse.

JULIETTE – Flatteur, va ! Tu sais parler aux femmes. Tu n'as pas envie de m'accompagner dans la chambre ?

BRUNO – Dans la chambre ? (*Juliette s'y dirige, Bruno l'arrête.*) Non, pas dans la chambre. Je la connais par cœur à force de la faire visiter. Et si ton mari revient et qu'il nous surprend ? Il nous abattra comme des chiens. Et puis, la chambre, finalement, c'est trop classique.

JULIETTE – Trop classique ?

BRUNO – Oui, c'est comme l'hôtel, c'était toujours dans une chambre. Si on essayait autre chose ?

JULIETTE – Autre chose ?... Oh oui ! bats-moi, frappe-moi !

BRUNO (*d'abord surpris puis ravi*) -...Je...je ne te connaissais pas ces goûts masochistes.

Nous allons bien nous amuser. (*Il ôte sa ceinture, jette un coup d'œil vers la chambre puis, en aparté.*) Ah, non ! c'est vrai, pas ici ! (*A Juliette.*) Va dans la cuisine, je te rejoins dans deux minutes et à nous le grand jeu !

JULIETTE – Oh oui ! Grand fou !

(*Elle part dans la cuisine en ayant pris sa ceinture et sort par le fond, côté cour. Bruno vient près de la porte de la chambre.*)

BRUNO - Alex, sors, je sais que tu es là...Alex, tu veux que je vienne te chercher ? (*François sort très lentement, Bruno est d'abord surpris.*) Mais ce n'est pas Alex ! Mais qu'est-ce que vous faites là, vous ? Mais je vous reconnais, je vous ai fait visiter l'appartement le week-end dernier.

FRANÇOIS – ...Heu...oui...mais je vais tout vous expliquer.

BRUNO – Vous avez intérêt si vous ne voulez pas que j'appelle la police !

CLAIRE (*surgissant*) – Non, je vous en prie, monsieur, ne faites pas ça ! (*Elle se jette à ses pieds, sanglotant et s'agrippant à son pantalon que Bruno retient comme il le peut.*)

BRUNO – Mais qu'est-ce que c'est que ce cirque ! Je suis ici avec la propriétaire...

FRANÇOIS – Nous sommes au courant, nous avons tout entendu.

BRUNO – Vous croyez que ça change quelque chose ? Je suis son amant et alors, c'est un crime ? Je vais aller la chercher.

CLAIRE – Non, je vous en prie, je suis une honnête femme, c'est lui qui m'a entraînée.

BRUNO – Je l'appelle, je vous l'ai dit et nous allons tirer les choses au clair.

CLAIRE (*sanglotant en tirant de plus belle sur le pantalon*) – Oui, c'est Claire, c'est pas Juliette !

BRUNO – Qu'est-ce qu'elle raconte ?

FRANÇOIS – Elle ne sait plus ce qu'elle dit, par contre, moi je sais ce que je vais lui dire à votre Juliette si vous l'appellez : que vous louez son appartement à des couples illégitimes pendant qu'elle est en week-end et que vous vous faites un tas de fric dans son dos.

BRUNO (*perturbé, il lâche son pantalon qui se retrouve sur ses chevilles*) – Que...Comment êtes-vous au courant ?

FRANÇOIS (*étonné, en aparté*) – Ah ! c'était vrai ? Eh bien, François, tu as mis dans le mille ! (*On entend la voix de Juliette : « Bruno ! Bruno ! ». François et Claire rentrent précipitamment dans la chambre laissant Bruno en caleçon*)

JULIETTE – Alors, Bruno chéri, tu viens ? Tu parlais tout seul ?

BRUNO (*relevant son pantalon*) – Non, je...je...je me mettais en condition.

JULIETTE – Tu n’as pas l’air dans ton assiette, raison de plus d’aller dans la cuisine. Elle est bonne, hein ?

BRUNO – Elle est bonne, Juliette, elle est bonne. (*Il se laisse entraîner dans la cuisine.*)

SC. 6 : ALEX, FLORENCE, CLAIRE ET FRANÇOIS

(*Après le départ de Bruno et Juliette, les deux couples sortent de leur cachette, les hommes faisant signe aux femmes de se taire. Ils se retrouvent d’abord dos à dos puis, face à face, surpris.*)

ALEX – ...Heu... bonjour !

FRANÇOIS – Heu... bonjour !

ALEX (*à Florence*) – Chérie, dis bonjour.

FRANÇOIS (*à Claire*) – Dis bonjour, ma chérie.

FLORENCE ET CLAIRE (*en chœur*) – Bonjour !

FRANÇOIS ET ALEX (*en chœur, après un moment d’hésitation*) - ...Vous... (*Ils s’arrêtent, embarrassés.*)

ALEX – Vous... Vous visitez l’appartement vous aussi ?

FRANÇOIS – L’appartement ? ... Oui, oui, et vous ?

FLORENCE – J’avais un besoin pressant, j’étais aux toilettes.

FRANÇOIS – Avec Monsieur ?

ALEX – Heu...oui...j’avais un petit besoin moi aussi.

CLAIRE (*en aparté*) – Et moi, j’ai besoin de sortir.

FRANÇOIS – Alors, comme ça, vous allez aux toilettes ensemble ?

ALEX – Heu...oui, nous ne nous lâchons pas d’une semelle.

FLORENCE – Nous formons un couple très soudé, vous savez.

(*Claire fait tout pour ne pas regarder dans leur direction.*)

FRANÇOIS – C’est un bel appartement, n’est-ce pas ? Très spacieux.

ALEX – Oui, pour l’acheter, il ne faut pas être... dans le besoin....

FLORENCE – Oui, il faut de l’argent, pour l’acheter !

ALEX (*réfléchissant à haute voix*) – Mon Dieu ! les faux billets, j’oubliais les faux billets !

FRANÇOIS – Pardon ?

FLORENCE – Heu...Des faux billets....il disait qu’il faudrait des faux billets pour payer, ce serait plus simple.

ALEX (*en aparté*) – J’ai plutôt l’impression que ça ne fait que se compliquer.

CLAIRE (*à François*) – Si nous y allions, mon chéri ?

FRANÇOIS – Oui, nous y allons, maintenant que notre visite est terminée.

FLORENCE (*à Claire*) – Mais je vous connais, vous madame !

CLAIRE (*très troublée*) – Heu...moi ? Mais non ! C’est impossible !

FLORENCE – Claire ! Vous vous appelez Claire ! Nous fréquentons le même salon de coiffure, c’est là que je vous ai vue. Et le coiffeur vous appelle par votre prénom. D’ailleurs, vous vous cachez avec votre foulard et vos lunettes noires.

CLAIRE (*même jeu*) – Je...Je perds mes cheveux et j’ai de la conjonctivite.

FLORENCE (*en aparté*) – Elle a de la conjonctivite, mon œil !

ALEX (*en aparté à Florence*) – Mais, enfin, pourquoi lui dis-tu des choses pareilles ? Laisse-les partir.

FLORENCE (*même jeu*) – Je t’expliquerai, j’ai un œuf à peler avec elle.

CLAIRE (*en aparté à François*) – Tu vois, j’ai été reconnue, quel déshonneur ! Mon mari va être au courant, elle va me faire chanter !

FRANÇOIS (*même jeu, à Claire*) – Mais non, mais non !

CLAIRE (*même jeu, à François et sanglotant*) – Mais si, mais si !

FRANÇOIS (*même jeu, à Claire*) – Calme-toi, ils vont se douter de quelque chose. (*Même jeu, pour lui-même.*) Bizarre, ce type, j’ai l’impression de le connaître.

CLAIRE (*fondant en larmes*) – Je suis une criminelle !

ALEX (*s'avançant*) – Ça ne va pas, madame ?

FRANÇOIS – Si, si, mais elle est très nerveuse en ce moment... mais ce n'est qu'une crise passagère.

FLORENCE – Nerveuse aussi, elle n'a pas de chance... Alors, comme ça, vous visitiez ?

FRANÇOIS – Nous... nous visitions en effet, mais nous avons terminé... la visite (*En aparté, à Claire.*) pas le reste, on n'avait même pas commencé...

CLAIRE (*même jeu, sanglotant*) – Salaud !

FRANÇOIS – La visite étant terminée, nous allons sortir.

CLAIRE – Oh oui, sortons, je n'en peux plus.

FLORENCE – C'est ça et profitez-en pour aller chez le coiffeur... c'est radical pour la perte des cheveux... la perte de mémoire aussi, d'ailleurs... sans oublier la conjonctivite, bien sûr.

ALEX – Florence, ne taquine pas madame, voyons, elle n'est pas bien.

CLAIRE (*sanglotant*) – Non, je ne suis pas bien... mais qu'est-ce que je suis venue faire ici !

FLORENCE – Vous avez l'intention d'acheter l'appartement ?

FRANÇOIS – Heu... non, il est trop petit et ma... ma femme est claustrophobe, elle se sent oppressée.

CLAIRE (*en aparté, sanglotant toujours*) – Oppressée mais surtout pressée... pressée de partir.

FLORENCE – Claustrophobe aussi ? Pourtant, c'est spacieux... je ne parle pas des toilettes, bien sûr.

FRANÇOIS – Forcément... à deux, l'espace est plus réduit... vous n'êtes pas claustrophobe, vous ?

FLORENCE – Heu... Non, il y a une fenêtre, on l'a ouverte.

ALEX (*en aparté*) – Moi, c'est plutôt quand il y a des barreaux aux fenêtres que je le deviens.

CLAIRE – Partons, chéri, il faut absolument que j'aille chez le coiffeur.

ALEX – Nous aussi, nous partons. Saluons-nous ici plutôt que sur le palier.

FRANÇOIS – C'est ça, il y a plus d'espace, sur le palier, ma femme risque de se sentir oppressée.

FLORENCE – La pauvre ! Eh bien, au revoir.

FRANÇOIS – Au revoir !

(Ils avancent l'un vers l'autre pour se saluer. On entend les voix de Juliette et de Bruno : « Mon pauvre Bruno ! » « Oh, ça va ! ». Alex entraîne Florence dans la chambre. François, après avoir essayé de les devancer, entraîne Claire, vers les toilettes.)

CLAIRE – Non, pas là, non ! n'importe où, mais pas là !

FRANÇOIS – On n'a plus le choix, vite ! *(Ils s'y engouffrent.)*

SC. 7 : BRUNO ET JULIETTE PUIS SYLVIE

JULIETTE (*en voix off*) – Si, si ! Mon pauvre Bruno !

BRUNO (*même jeu*) – Oh, ça va, je te dis ! *(Ils sortent de la cuisine.)*

JULIETTE (*ironique*) – Alors, chéri, tu ne m'as pas habituée à des défaillances ?

BRUNO – Désolé, Juliette, d'habitude, c'est le 14 juillet.

JULIETTE (*soupirant*) – Et bien aujourd'hui, c'était le 15.

BRUNO – Oui, bon ! ça arrive.

JULIETTE – Mais c'est toi qui voulais aller dans la cuisine... trop classique pour toi une chambre. Eh bien, permets-moi de te dire, Bruno, que l'originalité ne te réussit pas. Nous étions dans la cuisine et je suis restée... sur ma faim.

BRUNO – Pardonne-moi si je n'ai pas été à la hauteur.

JULIETTE – La hauteur, en effet, c'est le bon mot.

BRUNO – Je t'en prie, c'est déjà assez pénible pour moi.

JULIETTE – Pour moi aussi.

BRUNO – Je me sens stressé et puis je pensais que ton mari allait surgir pour nous surprendre.

JULIETTE (*ironique*) – Mon pauvre chéri ! Ne crains rien, il n'est pas encore prêt d'arriver.

SYLVIE (*surgissant*) – Coucou !

BRUNO (*étonné*) – Coucou ?

JULIETTE – Mais qui êtes-vous et qu'est-ce que vous faites ici ?

SYLVIE -...Heu...Je suis Sylvie, la nouvelle voisine...la porte était ouverte, je suis entrée sans sonner, veuillez m'excuser.

JULIETTE (*à Bruno*) – La porte était ouverte ?

BRUNO – Nous sommes rentrés assez vite, j'aurai peut-être oublié de la refermer.

JULIETTE – Mais que faites-vous ici ?

SYLVIE – Je...j'avais oublié quelque chose tantôt.

JULIETTE – Parce que vous êtes déjà venue ? Et qu'aviez-vous oublié ?

SYLVIE – Heu...des clés...les clés de ma voiture, je me suis dit que c'était sûrement ici que j'avais dû les perdre quand j'étais venue saluer Jacques.

JULIETTE – Jacques ?

BRUNO – Jacques, ici ?

JULIETTE – Jacques Russel ?

SYLVIE – Heu...oui, Russel comme vous dites.

JULIETTE – Jacques était ici ?

BRUNO – Ici ?

SYLVIE – Mais oui, Jacques était ici avec Juliette, sa femme.

JULIETTE – C'est moi, Juliette ! Vous avez vu une femme qui s'appelait Juliette avec lui ?

SYLVIE – Heu...je ne lui ai pas demandé sa carte d'identité. Je venais simplement faire connaissance, il me l'a présentée comme étant sa femme.

JULIETTE (*à Bruno*) – C'était sa maîtresse qu'il a fait passer pour moi et il était ici, tu vois...200 km, il a été plus rapide que nous.

BRUNO – Mais il a dû voler.

SYLVIE (*en aparté*) – Sa maîtresse ? J'avais bien vu que tout n'était pas clair... Une femme et au moins une maîtresse ? Mais ce doit être une vraie bombe sexuelle, ce Jacques !...Il faudra vérifier...Je vais vérifier.

JULIETTE – Mais à quoi ressemblait-elle cette Juliette ?

SYLVIE – Difficile à dire parce qu'elle portait un foulard et des lunettes noires.

JULIETTE – Comme si elle voulait se cacher.

SYLVIE – Oui, maintenant que vous le dites.

JULIETTE – Vous n'avez pas plus de détails à me donner ?

SYLVIE – Heu...non, vous savez, je ne fais pas spécialement attention aux femmes, (*Puis en aparté.*) par contre les hommes...

BRUNO – Et quand les avez vous vus ici ?

SYLVIE – Oh ! je ne sais pas, moi, disons un quart d'heure.

JULIETTE – Un quart d'heure ? Il était ici il y a un quart d'heure à peine ? Mais où est-il parti ?

BRUNO – Dieu seul le sait.

JULIETTE – Ou plutôt le diable...dans la chambre peut-être ? (*Elle s'y dirige.*)

BRUNO (*s'interposant*) – Non ! Heu...non, je venais de regarder.

JULIETTE – Ah bon ! (*Elle s'écarte de la porte.*)

BRUNO (*en aparté*) – Ouf ! si elle voit ce type, je suis cuit.

SYLVIE (*en aparté*) – J'ai compris : il doit être dans la chambre, sacré Jacques, quelle santé ! Et l'autre le protège.

BRUNO – Réfléchissons : où pourrait-il être parti ?

JULIETTE – S’il a pris la peine de revenir, il ne doit pas être loin.

BRUNO – Tu crois ?

JULIETTE – Oui, figure-toi que... *(Elle s’interrompt pour parler à Sylvie.)* Pourriez-vous nous laisser, madame, s’il vous plaît ?

SYLVIE – Je vous laisse, j’étais simplement passée dire bonjour.

JULIETTE – Donc maintenant, vous pouvez dire au revoir.

SYLVIE – Heu...oui, eh bien, au revoir. *(Elle va sortir.)*

JULIETTE – Et vos clés ?

SYLVIE – Mes clés ?

BRUNO – Mais oui, vos clés de voiture.

SYLVIE – Ah oui, mes clés de voiture...si vous le permettez, je vais jeter un coup d’œil.

JULIETTE *(sèchement)* – Rapidement.

SYLVIE – Heu...oui, je m’excuse pour le dérangement.

BRUNO – Je vous aide, nous gagnerons du temps. *(Il regarde à son tour.)*

SYLVIE – Elles n’ont pas l’air d’être là.

BRUNO – Apparemment, ce n’est pas ici que vous les avez oubliées ou perdues. *(Il remarque les clés sur le bureau et regarde vers la chambre, puis en aparté.)* Par contre, celles-ci, ce sont les doubles de l’appartement, elles finissent dans ma poche.

JULIETTE – Vous n’êtes pas allée dans la cuisine ?

SYLVIE – Non.

JULIETTE – Ni dans la chambre ?

SYLVIE – Non, pas encore.

JULIETTE – Pas encore ?

SYLVIE – Heu...j’ai appris que vous vendiez l’appartement, alors, comme je suis curieuse, j’allais visiter.

BRUNO – Bon ! Eh bien, maintenant que nous n’avons rien trouvé...

JULIETTE – Vous pouvez nous laisser.

SYLVIE – J’y vais...cette fois-ci, je ferme la porte...il suffit de la claquer ?

JULIETTE – Oui...mais doucement, merci.

SYLVIE – Au revoir. *(Elle sort.)*

JULIETTE – Ce n’est pas trop tôt !

BRUNO – Mais tu la retiens alors qu’elle partait.

JULIETTE – Sans ses clés qui visiblement n’étaient qu’un prétexte. Mais pourquoi ?

BRUNO – Jacques lui a peut-être tapé dans l’œil.

JULIETTE – Une de plus à sa collection.

BRUNO – Le vrai problème maintenant, c’est de savoir où il est parti.

JULIETTE – S’il a fait 200 km, il doit être dans le coin à m’attendre, me chercher.

BRUNO – Tu vois, tu étais si sûre de toi, si sûre qu’il n’allait pas te suivre.

JULIETTE – Bruno, je crois qu’il est temps que je t’en dise plus.

BRUNO – Je t’écoute.

JULIETTE – Nous sommes partis en week-end comme d’habitude mais arrivés là-bas, il m’a fait part de son intention de ne plus jamais revenir ici.

BRUNO – Ne plus revenir ? Mais pourquoi ?

JULIETTE – Il m’a dit avoir fait une grosse bêtise.

BRUNO *(étonné)* – Une grosse bêtise ?

JULIETTE – Oui, il m’a dit qu’il risquait de sérieux ennuis avec la justice...

BRUNO *(mal à l’aise)* – Avec la justice, lui ? Tu es sûre que ce n’est pas plutôt avec des maris cocus ?

JULIETTE – Non, il m’a dit qu’il risquait d’être arrêté.

BRUNO *(même jeu)* – Arrêté, lui ?

JULIETTE – Il avait également peur des représailles de ses complices d'un trafic, parce qu'il voulait tout stopper. C'est pour ça qu'il voulait non seulement ne plus revenir ici mais en plus partir loin, très loin. Il m'a parlé de l'Afrique du Sud.

BRUNO – Mais il fabule !

JULIETTE – Je crains que non, hélas !, notre voisin a été arrêté il y a quelques jours, ça l'a rendu très nerveux, presque méconnaissable... et cette nouvelle voisine qui débarque sous un faux prétexte, tout ça ne me paraît pas très clair.

BRUNO – Si tu le dis.

JULIETTE – Oui et je crois qu'il serait préférable que nous partions à sa recherche. Il avait ses habitudes dans deux ou trois tavernes. Commençons par là. Allons-y.

(Elle se dirige vers la porte.)

BRUNO – Je te suis. *(Elle sort. Il retire les clés de sa poche et regarde vers la chambre.)* Je te les reprends, mon gars. Te voilà enfermé, ça t'apprendra. Et je reviendrai plus tard pour une sérieuse discussion.

JULIETTE *(en voix off)* – Alors, tu viens ?

BRUNO – J'arrive. *(Il sort à son tour.)*

SC. 8 : ALEX, FLORENCE, CLAIRE ET FRANÇOIS

(Les deux couples ressortent prudemment de leur cachette respective. François se tient la joue.)

ALEX – Apparemment, il n'y a plus personne.

FLORENCE – Tu es sûre ?

CLAIRE – Tu ne l'as pas volée celle-là. Tu as essayé de profiter de la situation, ne viens pas te plaindre. Maintenant, je pars.

FRANÇOIS – Tu n'as pas toujours dit ça. Dieu que les femmes sont compliquées !

CLAIRE – Ce sont tes rendez-vous qui le sont.

FLORENCE *(à Alex)* – Nous y allons également ?

ALEX – Laissons Roméo et Juliette prendre un peu d'avance, je ne tiens pas à ce que notre séjour dans l'ascenseur devienne une descente aux enfers.

FLORENCE – Comme dirait Max, il n'y a pas qu'en politique que la cohabitation peut être difficile.

ALEX *(imitant Max)* – Elle est bonne, Flo, elle est bonne.

(Claire et François ne sont pas parvenus à sortir.)

FRANÇOIS – Rien à faire : la porte est fermée.

CLAIRE – Mais qu'allons-nous faire ?

FRANÇOIS – Ne t'en fais pas, j'avais déposé mes clefs sur le bureau. *(Il va voir.)* Mais elles ne sont plus là !

ALEX *(se rapprochant intrigué)* – Les miennes non plus !

FRANÇOIS *(à Alex)* – Curieux...J'ai l'impression de vous connaître.

ALEX *(un peu troublé)* – Heu...moi ? Vous devez faire erreur, je...je ne suis que de passage dans cette ville.

FLORENCE – Nous voilà enfermés ! *(Puis regardant Claire.)*...en charmante compagnie...vous qui êtes claustrophobe, perdez vos cheveux et avez de la conjonctivite, c'est la totale, vous n'avez vraiment pas de chance !

ALEX *(en aparté, à Florence)* – Et moi, tu crois que j'ai de la chance ? Enfermé lors de mon week-end de liberté !

CLAIRE *(à François)* – Eh bien ! Ne reste pas planté là. Va voir s'il n'y a pas d'autre moyen de sortir.

FRANÇOIS – Qu'est-ce que tu espères : un passage secret ? *(François part dans la cuisine.)*

CLAIRE *(sanglotant à nouveau)* – Mais qu'est-ce que je vais devenir ?

FLORENCE – Vous croyez à la réincarnation ? Je vous verrais bien en vache... comme en Inde.

CLAIRE – Vous, je ne vous parle pas !

FRANÇOIS (*revenant*) – Rien de ce côté-là... à moins d'avoir des dons d'alpiniste et d'avoir fait un solide régime pour se faufiler par la fenêtre.

CLAIRE – Mais qu'est-ce que je vais devenir ?

FLORENCE – Pourquoi ? Une vache, ça ne vous plaît pas ?

ALEX (*à Florence*) – Tu ne crois pas qu'il serait temps de hisser le drapeau blanc ? Une petite trêve serait sans doute la bienvenue.

(*François se dirige vers la chambre.*)

FRANÇOIS – Je vais voir ailleurs. Accompagne-moi Cl... heu Juliette. A côté, c'est la chambre et la salle de bains, pas une étable !

CLAIRE – Je te suis mais n'essaie pas encore d'en profiter.

FRANÇOIS – Une gifle m'a suffi, merci ! (*Ils s'engouffrent dans la chambre.*)

ALEX – Je ne sais pas ce que tu as à lui reprocher, mais j'ai l'impression que ce n'est pas une dent mais plutôt toute la dentition.

FLORENCE – Oui... mais c'est une histoire typiquement féminine, tu n'y verrais aucun intérêt.

ALEX (*s'asseyant*) – Si tu le dis.

FLORENCE (*venant à ses côtés pour l'enlacer*) – Pensons plutôt à nous, mon chéri.

ALEX (*prenant ses distances*) – Ne trouves-tu pas, ma chérie, que nous manquons quelque peu d'intimité pour faire maintenant ce genre de choses ?

FLORENCE (*déçue*) – Si tu le dis....

ALEX – Avec... Roméo et Juliette en stand-by à côté, nos... mouvements sont limités... surtout dans un endroit fermé... je me fais l'effet d'un poulet qu'on a confiné pour ne pas qu'il attrape la grippe aviaire.

FLORENCE – Allons, allons, ne te démoralise pas !

ALEX – Mets-toi à ma place : je sors de prison pour me retrouver dans une autre... une prison plus spacieuse et confortable mais une prison quand même !

FLORENCE – Nous trouverons bien vite le moyen de sortir, tu verras.

ALEX (*allant vers la porte de la chambre et l'ouvrant*) – Vous n'auriez pas trouvé la sortie de secours, par hasard ?

FRANÇOIS (*criant*) – Rien de ce côté mais nous désirons un peu de tranquillité, c'est clair ?

CLAIRE (*très énervée*) – C'est pas Claire, c'est Juliette ! c'est Juliette !

FRANÇOIS – Mais enfin, qu'est-ce qui te prend ?

ALEX (*refermant la porte, à Florence*) – Apparemment, Juliette est tombée du balcon.

FLORENCE (*imitant Max*) – Elle est bonne, Alex, elle est bonne.

ALEX – Tu as raison, gardons le moral, mieux vaut en rire qu'en pleurer.

SC. 9 : ALEX, FLORENCE ET MAX PUIS CLAIRE ET FRANÇOIS

MAX (*surgissant*) – Salut les tourtereaux !

FLORENCE – Quand on parle du loup....

MAX – On voit sa queue... enfin presque. (*Il se met à rire.*) Elle est bonne, hein ? Tout le monde la connaît, elle est facile mais elle est bonne, hein ?

ALEX – Elle est bonne, Max, elle est bonne.

FLORENCE (*réalisant*) – Mais... mais comment êtes-vous rentré ?

MAX – Par la porte. (*Il se met à rire. Alex l'interrompt brutalement.*)

ALEX – Oui, on sait : elle est bonne !

MAX (*surpris*) – Eh ! mais qu'est-ce qui se passe, Jacques ?

FLORENCE (*à Alex*) – Jacques ?

ALEX – Mais oui, Jacques ! (*A Max.*) Elle...elle m'appelle tellement souvent Jacquot qu'elle oublie mon vrai prénom.

FLORENCE – Heu...non, je n'oublie pas, tu t'appelles Jacques, mon chéri, Jacques.

MAX – Mais Jacquot, c'est le nom d'un perroquet ! Eh Jacques, quand vous vous disputez, elle doit te voler dans les plumes. (*Il se met à rire.*) Elle est bonne, hein ?

ALEX (*énervé*) – Oui, elle est bonne, Max, elle est même extraordinaire si tu veux, mais Florence te demandait comment tu étais rentré ?

MAX (*étonné*) – Florence ?

FLORENCE (*à Jacques*) – Mais pourquoi m'as-tu appelée Florence ...heu Jacques ?

ALEX – Je...je t'ai appelée Florence ?

FLORENCE (*très embarrassée*) – Heu...oui.

ALEX – Heu...Florence, ah oui, Florence ! (*A Max.*) Juste avant ton entrée Max, nous parlions de...de... la ville de Florence, c'est là que nous avons passé notre voyage de nocces, alors on parlait, Florence par-ci, Florence par-là. On parlait du bon temps....

FLORENCE – Oui...à cause de notre anniversaire de mariage...on reparlait du mariage forcément et puis surtout du voyage de nocces (*Venant enlacer Alex.*) oh oui ! surtout du voyage de nocces, n'est-ce pasJacques chéri ?

ALEX (*l'enlaçant*) – Oh oui ! surtout du voyage de nocces à Florence, ma...heu...Juliette...c'était chaud,... enfin je veux dire, il faisait si chaud à Florence, hein ma Juliette ?

MAX – Que vous étiez obligés de vivre tout nus dans l'appartement. (*Il se met à rire.*) Elle est bonne, hein ? Elle est bonne, hein ?

ALEX – Sacré Max, toujours le mot pour rire.

FLORENCE (*en aparté*) – Après Jacques et Juliette, voilà Adam et Eve maintenant.

ALEX – Mais Max, blague à part, tu n'as pas répondu à la question...

MAX – Et si je réponds à la question, qu'est-ce que je gagne, hein, qu'est-ce que je gagne ? (*Il se remet à rire.*) Elle est bonne, hein ? Elle est bonne, hein ?

ALEX (*en aparté*) – Un champion du monde, on est tombés sur un champion du monde...Mon Dieu !

FLORENCE (*même jeu*) – Un débile...mais profond, très profond...pire que ça, on n'a pas en stock.

ALEX – Sacré Max ! la question, Max : comment es-tu rentré ici ? Et ne réponds pas par la porte, on s'en doute. Max, comment as-tu ouvert la porte ?

FLORENCE – Et ne réponds pas avec la poignée, même si elle est bonne.

ALEX – Allez Max, réponds : la porte n'était pas fermée ?

MAX (*reprenant ses esprits*) – Si, mais c'est un secret...du moins, je ne peux pas vous en dire plus pour l'instant. Enfin, si... disons que certains s'inquiètent....

FLORENCE – Certains s'inquiètent ?

MAX – Il faudrait livrer la marchandise maintenant.

ALEX – La marchandise ?

MAX – Tu veux que je te fasse un dessin...sur un faux billet ?

FLORENCE – Enfin, Jacques, tu n'avais pas compris ?

ALEX – Heu...si...mais je n'arrivais plus à suivre...avec tous tes jeux de mots, Max. Tu es un champion, un vrai champion....

MAX – Donne-moi le sac.

ALEX – Le sac ?

FLORENCE – Mais oui le sac, voyons, Jacques !

ALEX – Le sac ? Ah, le sac avec les billets ? Mais je n'ai pas eu le temps de sortir pour aller les chercher, Max, on a fêté un peu trop notre anniversaire de mariage.

FLORENCE (*venant l'enlacer*) – Oh oui, je ne voulais pas le lâcher !

ALEX – Je n'y pensais plus, Max, j'étais...j'étais...

MAX – A Florence.

ALEX – A Florence...tout à fait, sacré Max...

FLORENCE (*même jeu*) – Et comme à Florence, on va encore recommencer, c'est notre jour d'intimité : rien qu'à deux. (*Elle l'entraîne vers la chambre.*)

MAX – Oui mais maintenant, fini de rire, Jacques, la marchandise. Alors, je repars dans mon appartement et toi, tu vas la chercher. (*Il se relève pour sortir.*)

FLORENCE (*en aparté, à Max*) - Il doit avoir une clé. Sortons en même temps que lui. (*Claire et François sortent de la chambre.*)

FRANÇOIS (à Claire) – Viens.

FLORENCE (*criant pour couvrir leurs voix*) – Oh oui, viens.... (*Claire et François sont aussi vite repoussés par Alex et Florence.*)

ALEX – Oh, oui, viens !

(*Tout le monde disparaît dans la chambre. Max, qui allait sortir, n'a rien vu.*)

MAX (*souriant*) – Un tempérament de jeunes mariés. Enfin, pas de nostalgie, allons-y ! (*Il sort. Les quatre ressortent ensuite, furieux.*)

SC. 10 : ALEX, FLORENCE, CLAIRE ET FRANÇOIS PUIS SYLVIE

ALEX – C'est réussi !

CLAIRE – Mais qu'est-ce qui vous prend ?

FRANÇOIS – J'exige des explications, c'est clair ?

CLAIRE (*craquant*) – Non, c'est pas Claire, c'est Juliette, c'est clair ?

FRANÇOIS (à Claire) – Oh ! ça suffit, maintenant ! tu nous casses les pieds avec tes « Claire, c'est pas Claire, c'est Juliette » ou le contraire !

CLAIRE – Goujat ! Monsieur dit ça parce qu'il n'a pas obtenu ce qu'il désirait.

FRANÇOIS (à Alex et Florence) – Peut-on savoir ce qui vous a pris ?

ALEX – Nous...nous avons l'occasion de sortir...

FLORENCE – Et vous êtes venus tout gâcher.

FRANÇOIS – Pourquoi ?

ALEX – Ecoutez, quelqu'un est venu et reparti, il possédait sûrement une clé.

CLAIRE – Et alors ? Il fallait l'empêcher de repartir.

ALEX – Et s'il vous avait vus, qu'aurions-nous dit ? Que ce n'était pas un appartement mais un hall de gare ?

FLORENCE – Que nous fêtions notre anniversaire de mariage à quatre, mais pas à deux, belle intimité ?

CLAIRE (*troublée, à Florence*) – Vous êtes mariée avec ce monsieur ?

FLORENCE (*embarrassée*) – Heu...oui...enfin, remariée, si vous voyez ce que je veux dire...mais vous éprouvez peut-être des difficultés à y voir...clair...avec vos lunettes de soleil.

ALEX (*en aparté*) – Marié ? J'ai dû dire oui sans m'en rendre compte, un jour où j'étais bourré. Je passe du boulet au pied du bagnard à l'alliance au doigt du conjoint, il ne doit pas y avoir tellement de différence.

(*François s'était dirigé vers la porte d'entrée.*)

FRANÇOIS – Notre visiteur a bel et bien refermé la porte. Nous sommes toujours enfermés.

FLORENCE – Et bons pour une discussion en vase clos, (*Regardant Claire.*) si nous parlions du passé, Claire ?

ALEX (à Florence) – Ne sois pas toujours agressive avec madame, voyons. Allons plutôt dans la chambre pour calmer les esprits.

FLORENCE – Et aussi pour réveiller les corps, pourquoi pas, chéri ?

ALEX – Je ne crois pas que ce soit le moment.

FLORENCE (*l'entraînant et regardant Claire*) – Mais si, viens !
(*Ils entrent dans la chambre.*)

FRANÇOIS (*en aparté*) – En voilà un qui a de la chance !

CLAIRE – Mon Dieu ! qu'allons-nous faire ?

FRANÇOIS (*s'approchant*) – J'aurais bien une idée mais...

CLAIRE – Tu veux une autre gifle.

FRANÇOIS – Pourrais-tu m'expliquer pourquoi cette femme t'en veut ?

CLAIRE (*embarrassée*) – Heu...je ne sais pas...c'est vrai que je l'ai déjà aperçue chez mon coiffeur...mais quant à savoir pourquoi elle m'en veut...

FRANÇOIS – Enfin, les histoires de bonnes femmes...

CLAIRE – Les histoires de bonnes femmes, comme tu dis...j'ai dû commettre un impair sans m'en rendre compte...et elle m'en veut, voilà tout.

FRANÇOIS – Tu as dû lui enlever sa perruque par inadvertance, elle n'aura pas apprécié, je comprends...

CLAIRE – Tu ne comprends rien du tout, crétin ! Rien à rien parce que tu es incapable de réfléchir sinon tu ne m'aurais pas embarquée dans une telle galère.

FRANÇOIS – Comme si on pouvait le prévoir...ton mari était absent pour trois jours, c'était l'occasion de passer plus de temps ensemble.

CLAIRE – C'est réussi, idiot !

FRANÇOIS – Si tu enlevais ton déguisement, maintenant qu'il ne sert plus à rien.

CLAIRE – Tu as raison (Elle enlève son foulard et ses lunettes qu'elle dépose sur le bureau.), je redeviens celle que je n'aurais jamais dû cesser d'être : une femme fidèle...

FRANÇOIS – Et tu retrouves ton identité. Sans tes lunettes noires, en femme fidèle, tu dois y voir plus clair,...Claire.

CLAIRE – Oh ! mais quelle finesse dans ton humour, François !...Tu te venges parce que je ne suis pas passée à la casserole.
(*Sylvie fait soudain son entrée.*)

SYLVIE – Coucou ! Qui parle de casserole ?

CLAIRE – Moi, parce que je vais m'y mettre, cap sur la cuisine.... Mais, j'y pense, comment êtes-vous rentrée ?

SYLVIE – Mais par la porte, c'était moins dangereux que par une fenêtre. Comme dirait Max, elle est bonne, hein ?

FRANÇOIS – Elle est bonne, Sylvie, en effet...mais sérieusement, vous avez la clé de la porte ?

SYLVIE – Heu...non, enfin...si.

CLAIRE – Alors, ouvrez-nous, que nous partions enfin !

SYLVIE – Comme vous voulez, Juliette...vous vous appelez bien, Juliette, n'est-ce pas ?

CLAIRE – Heu...oui, bien sûr.

SYLVIE – Parce que ce n'était plus vraiment clair pour moi.

CLAIRE (*craquant à nouveau*) – Je m'appelle Juliette, pas Claire, c'est clair ?

SYLVIE – On ne peut plus clair, Juliette.

FRANÇOIS (*à Claire*) – Tu ne vas pas recommencer ! (*Puis à Sylvie.*) Il faut l'excuser, elle n'est pas très bien.

SYLVIE – Mais, Jacques, en habitant ici avec....Juliette, votre...femme, vous n'avez pas vos clés ?

FRANÇOIS – Je...je les ai perdues...ou on me les a prises...enfin, bref, Sylvie, je ne les ai plus, ouvrez-nous.

CLAIRE – Oui, ouvrez, vite !

SYLVIE (*en aparté à François*) – J'ouvre, mais toi, attends un instant.

(Elle ouvre, Claire se précipite dehors.)

CLAIRE – Libre, enfin !

SYLVIE – Fais attention, Jacques, ta femme, la véritable, est revenue et elle te cherche.

FRANÇOIS *(décontenancé)* – Ma femme ?

SYLVIE – Tu as l'air surpris ?

FRANÇOIS – Heu...oui, elle était censée être loin d'ici.

SYLVIE – C'est ce que j'ai compris : deux cents kilomètres, c'est ça ?

FRANÇOIS – Heu...oui...à présent, je dois y aller. *(Puis en aparté.)* Ma femme ? Mais elle est partie pour une semaine chez sa mère souffrante...

SYLVIE – Essaie de revenir vite...sans ta fausse Juliette...et sans la vraie aussi, d'ailleurs.

FRANÇOIS *(en aparté)* – La vraie, elle s'appelle Corinne.... *(Puis à Sylvie.)* à bientôt, Sylvie.

SYLVIE – A bientôt, Jacques. *(Puis le rappelant.)* Jacques ! *(Il revient.)*

FRANÇOIS – Oui ?

SYLVIE - Ta fausse femme s'appelle Claire, n'est-ce pas ?

FRANÇOIS – Touché coulé, capitaine Sylvie, vous avez vu ...clair.

CLAIRE *(revenant en sanglotant)* – L'ascenseur est en panne !

FRANÇOIS – Tu n'as pas vu la cage d'escaliers ?

CLAIRE *(même jeu)* – Je n'ai pas regardé.

FRANÇOIS – De toute façon, avec ta conjonctivite...

CLAIRE – Je n'ai pas de conjonctivite.

FRANÇOIS *(l'entraînant)* – Et tu ne perds pas tes cheveux non plus, je sais. *(Ils sortent.)*

SYLVIE *(restée seule)* – Quand je vais raconter ça à Max ! *(Comme si elle lui parlait.)* La femme que tu as vue avec Jacques, c'était sa maîtresse et elle ne s'appelle donc pas Juliette mais Claire, j'ai percé le mystère. Conclusion, Max : j'ai tiré les choses...au clair. *(Sortant.)* Elle est bonne, hein, elle est bonne ?

RIDEAU

ACTE 2

SC. 1 : ALEX ET FLORENCE

(Alex ressort de la chambre. Il porte un peignoir de bain, se dirige vers la porte d'entrée, va voir dans la cuisine, puis revient ouvrir la porte des toilettes. Florence entre à son tour, vêtue de la même façon.)

FLORENCE – Alors, chéri, tu ne m'as pas habituée aux défaillances ?

ALEX – Défaillance ? C'est vite dit. Qu'aurais-tu fait à ma place, les sachant à côté ? J'étais stressé, je pensais qu'ils allaient déboucher dans la chambre.

FLORENCE – Stressé ? Pauvre chou ! Jusqu'à présent, nous deux, l'amour, c'était jour férié, c'était dimanche.

ALEX – Eh bien ! aujourd'hui, c'était lundi.

FLORENCE – Ou plutôt vendredi, la grosse fatigue de fin de semaine, le stress !

ALEX – Quelle idée aussi d'avoir voulu prendre un bain !

FLORENCE – Je pensais que ça te détendrait.

ALEX – Les entendre parler, réaliser qu'une troisième personne est rentrée dans l'appartement, si tu crois que c'est propice à la détente.

FLORENCE – Quelqu'un est venu ?

ALEX – Et reparti...avec eux, tu peux constater par toi-même.

FLORENCE – Ce n'est pas vrai ?

(Florence se dirige vers la cuisine, en revient, va vers les toilettes, Alex lui en barre l'accès.)

ALEX – J'ai vérifié, à moins que tu aies une urgence.

FLORENCE – Pas d’urgence, non, je te fais confiance.
 ALEX – Tu as oublié le principal.
 FLORENCE – Le principal ?
 ALEX – Mais oui, la porte d’entrée. (*Elle s’y précipite.*)
 FLORENCE – Fermée !
 ALEX – Ou plutôt refermée, parce qu’il a bien fallu l’ouvrir, puis la refermer.
 FLORENCE – Mais ils auraient pu dire que nous étions à côté !
 ALEX – Avec ton agressivité, tu crois que Claire avait envie de te faire un cadeau ?
 FLORENCE – La garce !
 ALEX – Garce ou pas, tu vas à présent m’expliquer le pourquoi de ta conduite.
 FLORENCE – Est-ce bien nécessaire ?
 ALEX – Il me semble, oui. Alors, pourquoi tant d’agressivité ?
 FLORENCE – Et si tu le prends mal ?
 ALEX – Je cours le risque, je t’écoute.
 FLORENCE – Il y a deux ans, quand les choses ont commencé à nettement se détériorer entre mon ex-mari et moi, j’ai pensé qu’il me trompait.
 ALEX – Tu as engagé un détective privé ?
 FLORENCE – Non, je me suis chargée moi-même de la filature.
 ALEX – Et qu’as-tu découvert ?
 FLORENCE – Un jour, je l’ai vu sortir d’un petit hôtel avec elle.
 ALEX – Elle ?
 FLORENCE – Mais oui, cette Claire à qui on donnerait le bon dieu sans confession.
 ALEX – Tu es sûre ? Parce qu’elle me paraît plutôt coincée.
 FLORENCE – Il faut croire que mon ex avait ce qu’il fallait pour la décoincer.
 ALEX – Tu leur es tombée dessus comme une furie et tu lui as crêpé le chignon ?
 FLORENCE – Non, j’étais trop loin, j’ai donc toujours eu un doute sur son identité.
 ALEX – Pourquoi ? Tu étais myope à l’époque ?
 FLORENCE – Non. Elle portait, comme aujourd’hui, le même foulard et des lunettes noires (*Elle les remarque sur le bureau et les désigne à Alex.*) qu’elle a d’ailleurs oubliés dans son départ précipité.
 ALEX – Je commence à comprendre.
 FLORENCE – Quand je me suis retrouvée plusieurs fois avec elle dans le même salon de coiffure, elle se faisait très discrète et comme je ne l’avais aperçue que de loin et déguisée...
 ALEX – Tu étais incapable de la reconnaître formellement.
 FLORENCE – Mais aujourd’hui, je l’ai revue telle qu’elle était deux ans auparavant.
 ALEX – Et là, plus de doute : c’était bien elle.
 FLORENCE (*venant enlacer Alex*) – Tu ne m’en veux pas, mon chéri ?
 ALEX – T’en vouloir, mais pourquoi ?
 FLORENCE – Parce que mon attitude était dictée par la jalousie éprouvée quand j’étais toujours mariée et pas par notre relation actuelle...et je me sens tellement bien avec toi.
 ALEX – Pourquoi t’en voudrais-je ? Ta réaction n’était que normale.
 FLORENCE (*l’entraînant vers le divan*) – Oh ! mon chéri !
 ALEX – Oh, oui !

SC. 2 : ALEX, FLORENCE ET MAX

MAX (*surgissant*) – Salut, les amoureux !
 FLORENCE – Oh non !
 ALEX – Max ?

MAX - Alors, on fait ça comme des lapins ? Faites attention de ne pas attraper la myxomatose ! (*Il se met à rire.*) Elle est bonne, hein, Jacques ?

ALEX (*avec un sourire forcé*) – Elle est bonne.

FLORENCE – La myxomatose ?

MAX – La maladie des lapins, des chauds lapins. (*Il se met à rire.*) Elle est bonne, hein ?

ALEX (*avec un sourire forcé*) – Elle est bonne. (*Puis en aparté.*) Un champion du monde, je l'avais bien dit, c'est un champion du monde. S'il était invité dans un dîner de cons, il en sortirait vainqueur.

MAX (*s'asseyant à côté de Florence et lui tapant sur la cuisse*) – Quel tempérament ! (*Florence se relève aussitôt.*)

FLORENCE – Je vous en prie, Max, nous n'avons pas élevé les moutons ensemble.

MAX – Ni les chauds lapins ! (*Il se met à rire.*) Elle est bonne, hein ?

ALEX (*avec un sourire forcé*) – Oui, elle est bonne, Max, on sait mais pas de gestes déplacés avec ma femme, d'accord ?

MAX – Ta femme ? Laquelle ?

FLORENCE ET MAX (*en chœur*) – Comment ça laquelle ?

MAX – Enfin, tout ça ne me regarde pas...même si je préfère les choses...claires.

ALEX – Mais tout est parfaitement clair et je ne suis ni bigame ni polygame, Max.

MAX – Oui, tout ça ne me regarde pas sauf si...

FLORENCE – Sauf si ?

MAX – Sauf si ça a une influence sur notre trafic. Parce que tu n'as pas eu le temps d'aller chercher le colis évidemment.

ALEX – Heu...non...mais j'y vais tout de suite.

MAX – Je crois qu'il est un peu tard maintenant.

ALEX (*inquiète*) – Un peu tard ?

MAX – Oui, comme je te l'ai déjà dit, du côté de la hiérarchie, on s'impatiente, on se demande s'il n'y a pas anguille sous roche, surtout après l'arrestation de Pierrot.

FLORENCE – Anguille sous roche ?

MAX – Oui, ce n'est pas clair...Juliette ? Ou peut-être aurais-je dû dire : ce n'est pas Juliette, Claire ?

FLORENCE - Heu...je ne vois pas très bien où tu veux en venir.

MAX – Eh bien, alors, il faut porter des lunettes. (*Il se met à rire.*) Elle est bonne, hein ?

ALEX (*avec un sourire de plus en plus forcé*) – Elle est bonne, Max, elle est bonne. Mais je me demande si tu ne l'as pas déjà faite.

FLORENCE – Eh bien, moi, je trouve qu'elle n'est pas si bonne que ça. Qu'est-ce que ça veut dire tout ça ?

MAX – Ecoutez, si votre vie privée reste exclusivement...privée, qu'elle ne vient donc pas empiéter sur nos affaires, vous êtes libres de faire ce que bon vous semble mais...

ALEX – Mais ?

MAX - Mais si ça nous prive d'un solide magot, tout change.

FLORENCE – Tout change ?

MAX – Oui, un gars envoyé par le grand patron vient de venir me voir. On aime la ponctualité dans la hiérarchie. Je me suis retrouvé avec un revolver sous le nez.

FLORENCE – Un revolver ?

MAX – J'ai pu expliquer que ce n'était pas de ma faute mais de la vôtre, sans ça j'y passais.

FLORENCE – Mais ils sont dangereux dans la hiérarchie !

MAX (*agacé*) – Tu débarques dans le business ou quoi ?

FLORENCE – Heu...non, mais....

MAX – Bien, j'en ai déjà trop dit. A vous de vous débrouiller, je regagne mes pénates. J'attends votre marchandise du moins si on vous en laisse le temps.

ALEX – Comment ça si on nous en laisse le temps ?

MAX – Il y a un homme armé en bas de l'ascenseur et un autre en bas de l'escalier de secours. Tu sais comment on procède quand la livraison n'est pas effectuée.

ALEX – Mais...mais...

FLORENCE (*en aparté à Alex*) – Profitons de sa sortie pour filer.

ALEX (*même jeu*) – En peignoir de bain ?

FLORENCE (*même jeu*) – Mince, je n'y pensais plus.

MAX – A bientôt les amoureux ou plutôt les lapins !

ALEX – Mais...mais Max ! (*Max sort.*)

FLORENCE (*allant près de la porte*) – Et la porte est refermée, évidemment !

ALEX – Il ne faut pas rêver. Il avait bel et bien une clé et sûrement de commun accord avec la hiérarchie.

FLORENCE – Mais qu'allons-nous faire ? On devrait leur dire la vérité.

ALEX – Et tu penses qu'ils vont nous croire ? Dans ce genre de trafic, on ne connaît que son contact.

FLORENCE – Son contact ?

ALEX – Mais oui, ça veut dire que seul Pierrot, le type qui est en prison, connaissait Jacques et Juliette. On ne va pas aller le sortir de taule pour lui demander de nous innocenter...sans compter que...

FLORENCE – Tu me fais peur, Alex.

ALEX – Sans compter que ce ne sont sûrement pas des gens à laisser des témoins gênants derrière eux.

FLORENCE – Ils vont nous tuer ?

ALEX – C'est effectivement ce que nous risquons.

FLORENCE – Et si on appelait la police ?

ALEX – Apparemment, c'est la seule solution mais...

FLORENCE – Mais ?

ALEX – Fouillons l'appartement, on ne sait jamais, nous trouverons peut-être des choses importantes qui nous permettraient de négocier.

FLORENCE – Négocier avec les tueurs ?

ALEX – Appelons-les trafiquants, gardons l'espoir.

FLORENCE – Rangeons d'abord ça (*Elle ramasse les lunettes et le foulard de Claire.*)...dans la poubelle de la cuisine. C'est leur véritable place. (*Elle va dans la cuisine.*)

ALEX – Elle n'y va pas de main morte quand même. Ah ! les histoires de bonnes femmes. (*Il inspecte le bureau.*) Rien d'intéressant sur ce bureau, logique, que pensais-tu y trouver Alex ? Des aveux du fameux Jacques Russell ? Faut pas rêver, Alex, faut pas rêver ! (*Florence revient.*)

FLORENCE – Ses lunettes baignent dans la sauce tomate et comme elles ne savent pas nager, elles sont allées au fond. Comme dirait Max, elle est bonne.

ALEX – Bonne, mais cruelle.

(*On entend des voix. Alex et Florence se précipitent dans les toilettes.*)

SC. 3 : CLAIRE ET FRANÇOIS PUIS SYLVIE

FRANÇOIS (*en voix off*) – Allons-y et je te rappelle qu'il y a une marche.

CLAIRE (*même jeu*) – Je sais, merci. (*Ils entrent dans l'appartement.*)

FRANÇOIS – Quelle idée d'avoir oublié tes « accessoires » !

CLAIRE – Mes accessoires ?

FRANÇOIS – Mais oui, ceux qui te servent à te déguiser.

CLAIRE (*qui a regardé vers le bureau*) – Ah ! Ils ne sont plus là !

FRANÇOIS – Tu es sûre ? Ils ne sont pas tombés ?

CLAIRE – Non, mais que vais-je faire, que vais-je faire ?

FRANÇOIS – Ce n'est pas bien grave, ça se rachète.

CLAIRE – Mais c'est mon mari qui m'a offert ces lunettes, sur chaque branche, il y a mes initiales. Il va forcément s'apercevoir de leur disparition.

FRANÇOIS – C'est peut-être la voisine qui les a pris. Nous allons aller lui demander. Elle a déjà eu la gentillesse de nous ouvrir la porte.

CLAIRE – Deux fois : tantôt pour sortir...

FRANÇOIS – Et maintenant pour rentrer. Elle a dû nous prendre pour des fous.

CLAIRE – Pourquoi ?

FRANÇOIS – Nous avons mis tellement d'énergie à vouloir sortir et puis moins d'un quart d'heure plus tard, tu sonnes à sa porte en lui disant : « J'ai besoin de rentrer, ouvrez-moi, vite ! ». Une histoire de fous.

CLAIRE – Mais comment se fait-il qu'elle dispose des clés ?

FRANÇOIS – Alors là, tu m'en demandes beaucoup : nous devons simplement prendre du bon temps...et j'insiste : simplement... et tout s'est subitement compliqué.

CLAIRE – Ce n'est quand même pas ma faute.

FRANÇOIS – Ni la mienne.

CLAIRE – Je vais tout d'abord aller jeter un coup d'oeil à côté au cas où elle aurait rangé mon foulard et mes lunettes. *(Elle va dans la chambre.)*

FRANÇOIS – Quelle histoire ! Et si je la plantais là ? De toute façon, je n'ai plus rien à espérer d'elle.

CLAIRE *(revenant)* – Leurs vêtements sont éparpillés dans la chambre !

FRANÇOIS – Leurs vêtements ? Quels vêtements ?

CLAIRE – Mais ceux qu'ils portaient !

FRANÇOIS – Qui ça ?

CLAIRE – Mais l'autre couple que nous avons rencontré, mon ennemie et son Jules, quoi !

FRANÇOIS – Et ils seraient partis tout nus ? Va voir dans la salle de bains. *(Elle s'exécute.)* J'y perds mon latin...je vais aller voir dans la cuisine. *(Il sort, Claire revient.)*

CLAIRE – Mon Dieu, il n'est plus là. Que vais-je faire ? J'ai peur. Mais que vais-je faire ? *(François revient.)*

FRANÇOIS – Rien, surtout ne te suicide pas, je suis là.

CLAIRE – Où étais-tu passé ?

FRANÇOIS – Dans la cuisine, au cas où nos nudistes s'y seraient cachés.

CLAIRE – Alors ?

FRANÇOIS – Ta pudeur ne sera pas offensée, pas de nudistes dans la cuisine. Auraient-ils établi leur camp dans la salle de bains ?

CLAIRE – Non, personne.

FRANÇOIS – Je suppose que tu es rassurée.

CLAIRE – Oui...mais leurs vêtements éparpillés dans la chambre...attends un peu, toi, tu vas voir ! *(Elle repart dans la chambre.)*

FRANÇOIS – Qu'est-ce qu'elle mijote encore ? Ah, les femmes ! *(Elle revient avec les vêtements de Florence.)* Mais que vas-tu faire ?

CLAIRE – Les mettre à la poubelle, ça lui fera les pieds. *(Elle part dans la cuisine.)*

FRANÇOIS – Les femmes, les femmes et leur vengeance ! je me demande ce qui a pu déclencher tout ça. Il faudra qu'elle m'explique. J'ai horreur d'être confronté avec un problème dont je ne maîtrise pas les données. Que suis-je venu faire dans cette galère ? La prochaine fois...non, il n'y aura plus de prochaine fois...on se calme à présent François, on se calme et on rentre dans le rang : celui des bons élèves, des maris fidèles.

CLAIRE – Je les ai tassés au fond du sac poubelle et tu ne devineras jamais...

FRANÇOIS – Heu...tu les as découpés en petits morceaux ?

CLAIRE (*jubilant*) – Non, il y avait une grosse boîte de sauce tomate, je l'ai rajoutée et j'ai à nouveau bien tassé le tout.

FRANÇOIS – Ah, les femmes ! Tout bien réfléchi, nous les hommes, nous sommes des enfants de chœur.

CLAIRE – Et pourquoi ne pas rajouter les vêtements du type ? Il doit encore rester une petite place. (*Elle repart les chercher dans la chambre.*)

FRANÇOIS – Tant qu'à faire...d'autant qu'il l'a bien mérité, lui aussi...il m'a fallu le temps mais je crois que je vous ai également reconnu, monsieur Frank Lupin (*Claire revient avec les vêtements et se précipite en riant dans la cuisine.*) Frank **Lupin**, comme Arsène **Lupin**...le nom mais aussi la malhonnêteté comme points communs...n'empêche que tout seul, je n'y aurais pas pensé...des enfants de chœur, les hommes sont vraiment des enfants de chœur. (*Elle revient, visiblement très satisfaite, avec le sac poubelle ligaturé.*)

CLAIRE – J'ai rajouté des sardines, elle est bonne, hein ? (*Elle rit.*)

FRANÇOIS – Elles sont bonnes...ou plutôt, elles l'étaient. Des sardines sacrifiées sur l'autel de la vengeance, Dieu nous pardonne.

CLAIRE - Je retourne à côté chercher mon foulard et mes lunettes. (*Elle va dans la chambre.*) (*Sylvie fait son entrée.*)

SYLVIE – Alors, elle est repartie ?

FRANÇOIS – Non, à présent et après avoir assouvi sa vengeance, la mienne aussi d'ailleurs, elle fait des fouilles archéologiques à côté pour retrouver son foulard et ses lunettes. Tu ne les aurais pas vus par hasard ?

SYLVIE – Il me semble que tantôt je les ai aperçus sur le bureau. (*Elle y jette un coup d'œil.*) Effectivement, ils n'y sont plus.

FRANÇOIS – De là les fouilles archéologiques.

SYLVIE – Elle y tient tant que ça ?

FRANÇOIS – Cadeau du mari, cadeau qui trahit.

SYLVIE – Pardon ?

FRANÇOIS – Quand tu es entrée, je me disais que j'allais la planter là : elle m'énerve.

SYLVIE – Ta fausse Juliette ?

FRANÇOIS – Ma fausse Juliette et véritable Claire, oui...puisque tu es au courant.

SYLVIE (*se rapprochant*) – Je suis candidate pour la remplacer, Jacques mais tu devrais faire descendre ton hystérique avant que ta femme revienne.

FRANÇOIS (*étonné*) – Ma femme...elle est pourtant loin d'ici.

SYLVIE - Mais oui, ta femme, je te l'ai déjà dit : elle était ici. Elle peut revenir et si elle te surprend avec ta Claire...

FRANÇOIS – Je ferais bien de filer, moi aussi.

SYLVIE – Filer ? Mais Max ne t'a pas prévenu ?

FRANÇOIS – Heu...Max ?

SYLVIE – Mais oui, tu as bien vu Max ?

FRANÇOIS – Max ?...Ah oui, Max ! Oui, oui, bien sûr.

SYLVIE – Tu as eu de la chance qu'ils te laissent monter.

FRANÇOIS – De...de la chance ?

SYLVIE – Mais oui : tu es donc parti avec Claire et puis ensuite revenu très vite, tu as dû même faire deux aller-retour... et tu n'as vu personne ?

FRANÇOIS – Heu...non. (*Puis en aparté.*) Deux aller-retour ?

SYLVIE – C'est qu'ils n'étaient pas encore en place, alors. Tu as eu beaucoup de chance. Mais maintenant, d'après ce que Max m'a raconté, ils sont bel et bien là.

FRANÇOIS – ...Ils ?

SYLVIE – Mais oui, les tueurs, Max te l’a pourtant expliqué, tu réussis à partir et puis tu reviens te jeter dans la gueule du loup...mais pourquoi es-tu revenu ?

FRANÇOIS (*apeuré et très agité, en aparté*) – Des tueurs, Corinne a engagé des tueurs à gage...ce n’est pas possible...ou alors, c’est le mari de Claire, non, ce n’est pas possible...

SYLVIE – Jacques ?

FRANÇOIS – Heu...oui

SYLVIE – Tu n’as pas l’air bien, ça va ?

FRANÇOIS – Ecoute, Sylvie, je me suis déjà retrouvé dans des situations plus confortables, mais je vais me ressaisir... même si j’ai du mal à comprendre tout ce qui m’arrive.

SYLVIE – Et si tu leur donnais ce qu’ils cherchent ?

FRANÇOIS (*très perturbé, en aparté*) – Si je savais déjà ce qu’ils cherchent...ce qu’on me cherche. (*Claire revient.*)

CLAIRE – Je n’ai pas trouvé.

FRANÇOIS – Tu n’as pas trouvé ?

CLAIRE – Mais oui, mon foulard et mes lunettes !

SYLVIE – Et ce n’est pas moi qui les ai rangés.

CLAIRE – Mais alors qui les a pris ?...l’autre femme, celle qui m’en voulait ! Je parie que c’est elle ! Ah ! je sens que je craque (*Elle tremble et sanglote.*)

FRANÇOIS – Tiens, c’est vrai, il n’y a qu’elle qui pouvait faire le coup.

(*On entend les voix de Bruno et de Juliette. Sylvie se cache sous le bureau. François entraîne Claire dans la chambre.*)

SC. 4 : BRUNO ET JULIETTE PUIS CLAIRE, FRANÇOIS ET SYLVIE

JULIETTE (*en voix off*) – Mais tu passes devant moi, bravo pour la galanterie !

BRUNO (*même jeu*) – Mais voyons, ma chérie !

JULIETTE (*même jeu*) – Si, si, bravo pour la galanterie !

BRUNO (*même jeu*) – La galanterie, à notre époque !

SYLVIE (*rentrant*) – Mais que fait là ce sac poubelle ?

BRUNO – Mais pourquoi tenais-tu à revenir ici ?

JULIETTE – Un pressentiment...et puis, la tournée des bars n’a rien donné.

BRUNO – Nous n’en avons fait que deux.

JULIETTE – C’étaient les seuls endroits où il lui arrivait de prendre un verre.

BRUNO – Bien, alors, pour avoir tous nos apaisements, refaisons un petit tour dans l’appartement pour être sûr qu’il n’y est pas. Va dans la cuisine, je m’occupe de la chambre et de la salle de bains.

JULIETTE – Ah, tu vois que tu doutes, toi aussi ? (*Elle va dans la cuisine.*)

BRUNO (*se précipitant pour ouvrir la porte de la chambre*) – Alors, toujours là ?

CLAIRE (*en voix off, sanglotant*) – Non, il n’y a personne, je vous assure, il n’y a personne.

BRUNO – Pas un mot à Juliette, nous trouverons un arrangement plus tard, OK ?

CLAIRE (*venant se jeter à ses genoux et le tenant aux jambes en sanglotant*) – Oui et surtout n’appellez pas la police, je vous en prie, ils viendraient pour tirer les choses au clair et je m’appelle Claire, pas Juliette, c’est clair ?

BRUNO (*retenant son pantalon*) – Lâchez-moi, espèce d’hystérique ! Mais lâchez-moi !

FRANÇOIS (*venant empoigner Claire*) – Mais lâche-le, lâche-le ! Et viens, mais viens !

BRUNO (*à François, lui faisant signe de se taire*) – Débarrassez-moi de cette folle et pas à mot à Juliette, compris ?

FRANÇOIS – Viens, mais viens !

(*Ils tombent à trois, François réussit à entraîner Claire. Juliette revient, Bruno est toujours couché.*)

JULIETTE – Mais qu'est-ce que tu fais par terre ? Et pourquoi criais-tu « Viens, mais viens ! »

BRUNO – Heu...personne dans la chambre...et de ton côté ?

JULIETTE – Personne mais pourquoi criais-tu ?

BRUNO – Heu...pourquoi je criais « Viens » ?...Mais pour que tu viennes...tu me manques, ma Juliette.

JULIETTE – Je te manque ? Mais ça fait à peine 30 secondes que nous nous étions quittés...ce n'est plus de l'amour, c'est de la rage...Et tu as besoin de te coucher pour crier ?

BRUNO (*s'agenouillant*) – Heu oui...je m'en voulais de ne pas avoir été à la hauteur tantôt, alors, je voulais recommencer et je criais : « Viens, oh oui, viens ! »

JULIETTE – Tu crois vraiment que c'est le moment ?

BRUNO (*même jeu*) – Oh oui, viens !

JULIETTE – Tu as peut-être raison, ça nous détendra, allons-y. Vite, sur un bon lit.

BRUNO (*s'interposant*) – Non, pas dans la chambre !

JULIETTE – Pas dans la chambre ? Pourtant dans la cuisine, je suis restée sur ma faim.

BRUNO – Justement, je veux prendre ma revanche. Dans un lit, c'est trop facile.

JULIETTE – Hm...sur le bureau alors, j'en ai toujours rêvé.

BRUNO – Oh oui, sur le bureau, je vais t'écrire ma plus belle lettre d'amour.

JULIETTE – Mais d'abord, attrape-moi.

BRUNO – Oh, toi ! (*Il la poursuit.*)

JULIETTE – Oh oui, toi !

BRUNO – Oh, toi, toi !

JULIETTE – Oh oui, moi, moi ! (*A Sylvie*) Vous ?

(*Passée derrière le bureau, Juliette a aperçu Sylvie qui sort à quatre pattes.*)

BRUNO – Elle ? Encore elle ?

SYLVIE - ...Heu...moi, oui.

BRUNO – Vous ? Mais qu'est-ce que vous faites encore là ?

SYLVIE – Heu...je cherche mes clés...je ne les ai toujours pas retrouvées.

JULIETTE – Vous croyez que nous allons gober ça : que faites-vous ici ?

SYLVIE - Mais je vous jure que je n'ai toujours pas retrouvé mes clés.

JULIETTE – Je me moque de vos clés : que faites-vous chez moi ?

SYLVIE (*se relevant*) – Il n'y a pas à dire : vous n'êtes pas aussi sympathique que Jacques. Vous ne l'avez pas croisé ?

BRUNO ET JULIETTE (*en chœur*) – Croisé ? Il était ici ?

SYLVIE – Mais oui, juste avant votre arrivée...il m'avait dit que je pouvais continuer à chercher, que je n'aurais qu'à claquer la porte en sortant.

JULIETTE – Donc il était ici il y a quelques minutes à peine ?

SYLVIE – Heu...oui.

BRUNO (*en aparté*) – Lui, ici ?

JULIETTE – Seul ?

SYLVIE – Heu...non, sa poule l'accompagnait.

JULIETTE – Sa poule ?

SYLVIE – Sa femme, quoi ! enfin, une femme.

JULIETTE (*à Bruno*) – Tu vois, il parade avec sa, sa... poule, il ose l'amener ici, c'est le grand amour.

BRUNO – Une parmi d'autres...

SYLVIE – Le grand amour, c'est vite dit, il a déjà eu des prises de bec...avec sa poule (*Elle rit.*) Comme dirait Max, elle est bonne, hein ?

BRUNO (*réfléchissant*) – Pourquoi est-il revenu ici ?

SYLVIE – Heu...si je puis me permettre, ils avaient besoin de récupérer quelque chose.

BRUNO – Récupérer quelque chose...mais quoi ?

SYLVIE – Je...je ne sais pas, j'avais déjà suffisamment de mal à retrouver mes clés sans me mêler de leurs recherches.

JULIETTE (*à Sylvie*) – Ecoutez, vous allez encore penser ou dire que je ne suis pas sympathique mais je suis ici chez moi et je voudrais que vous alliez désormais poursuivre vos recherches, justifiées ou pas, ailleurs.

SYLVIE – Heu...oui, je comprends mais mes clés n'y sont pas...ailleurs.

BRUNO – Ce n'est pas notre problème, alors veuillez sortir à présent.

SYLVIE – Heu...bien, je vous laisse alors.

JULIETTE – C'est ça, laissez-nous et si jamais nous trouvons vos clés, nous vous les ferons parvenir.

SYLVIE – C'est gentil parce que figurez-vous que...

BRUNO (*l'entraînant avec le sac poubelle*) – Au revoir, madame. Et rendez-nous un petit service, descendez ce sac poubelle. Je crois que c'est le jour où on les emporte.

SYLVIE – Mais...mais...

BRUNO (*il l'a poussée dehors*) – Merci beaucoup. Et bonjour chez vous.

JULIETTE – Ouf ! Mais pourquoi Jacques serait-il revenu ?

BRUNO – Mais elle te l'a dit : pour récupérer quelque chose.

JULIETTE – Dans ce cas, cherchons. (*Elle se dirige vers la chambre.*)

BRUNO (*s'interposant*) – Tu...tu ne trouves pas que nous avons mieux à faire. D'ailleurs, rappelle-toi, avant de retrouver cette Sylvie, nous allions...

(*Il veut l'enlacer, elle s'esquive.*)

JULIETTE – Ecoute, Bruno, l'heure n'est plus aux galipettes, il faut savoir ce qu'il est revenu faire ici.

BRUNO – Récupérer quelque chose, elle a dit : récupérer. Et s'il était déjà reparti, c'est qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait, nous n'allons pas perdre du temps à chercher ce qui n'est plus là.

JULIETTE – Oui, tu as raison mais que faire alors ? Je ne suis pas tranquille depuis l'arrestation du voisin, je te l'ai dit. Jacques était devenu bizarre.

BRUNO – Allons, allons, tu es occupée à t'inventer un roman policier.

JULIETTE – Non, je sens qu'il se passe des choses...comment dire...qui ne se limitent pas à la fin de mon couple avec Jacques.

BRUNO – Mais non, vous les femmes, vous voyez toujours le mal partout. Tu as vécu suffisamment longtemps avec Jacques. S'il était un tueur en série ou un braqueur de banques, tu l'aurais remarqué.

JULIETTE – Et toi, tu n'avais rien remarqué ?

BRUNO – Heu...remarqué quelque chose, moi ?

JULIETTE – Mais oui, toi, tu le voyais quand même plus que régulièrement avec vos parties de tennis. C'est comme ça que nous nous sommes connus d'ailleurs. Je le vois encore partir avec son sac de sport rouge ...et cette manie de vouloir le préparer seul ce sac, je ne pouvais pas y toucher.

BRUNO (*mal à l'aise*) – Les...les sportifs sont des gens méticuleux.

JULIETTE – Mais pourquoi s'y est-il mis si brusquement ? Il n'avait jamais fait de sport...lui qui transpirait déjà rien qu'à regarder le foot à la télé. En plus, il ne regardait jamais de match de tennis.

BRUNO (*même jeu*) – Le...le besoin d'activité, un homme a besoin de se défouler.

JULIETTE – Il aurait pu le faire plus souvent et naturellement avec moi, je n'aurais pas dû aller chercher le premier venu.

BRUNO (*vexé*) – Merci.

JULIETTE – Oh ! excuse-moi, *Bruno*. Je dis des bêtises tellement je me ronge les sangs.

BRUNO – Allez, repartons en chasse, nous réfléchissons en chemin pour trouver où il peut bien se cacher.

JULIETTE – Tu penses qu’il veut se cacher ?

BRUNO – Heu... non, c’est une façon de parler, je veux dire qu’il doit bien être quelque part dans un endroit familier.

JULIETTE – Mais où ?

BRUNO – Je te l’ai dit : nous allons y réfléchir en chemin, allons-y.

JULIETTE – Le petit parc !

BRUNO – Le petit parc ?

JULIETTE – Oui, le petit parc à cinq minutes d’ici, il aimait y aller et s’asseoir près de l’étang.

BRUNO – Eh bien, cap sur le parc, alors. *(Ils sortent.)*

SC. 5 : ALEX, FLORENCE, CLAIRE ET FRANÇOIS

(Ils ressortent chacun de leur cachette. Les hommes, en faisant signe aux femmes de se taire, se tournent le dos et viennent se heurter. Ils sursautent.)

FRANÇOIS – Encore vous ? Et encore dans les toilettes ?

FLORENCE – Oui, nous... enfin, nous...

FRANÇOIS – Et en peignoirs de bain ?

FLORENCE – Et alors, c’est interdit ?

ALEX – Nous... nous nous sommes trompés.

CLAIRE – Trompés ?

ALEX – L’eau... le bruit de l’eau... nous voulions prendre une douche.

FRANÇOIS – Une douche ?

FLORENCE – Une douche, oui !

ALEX – Nous avons été attirés par le bruit de l’eau... le temps de réaliser que c’était le bruit de la chasse et non pas la douche...

FLORENCE – Il était trop tard... la porte a claqué... un courant d’air, sans doute.

ALEX – Pas sans doute, chérie, sûrement.

CLAIRE – Oui, sûrement... sûrement.

FRANÇOIS – Mais je m’aperçois que nous n’avons pas encore été présentés. Je m’appelle Jacques... Jacques Russell. *(Il se retourne vers Claire et lui plaque la main sur la bouche pour l’empêcher de parler.)* Peu importe que vous l’appeliez Claire, elle se prénomme Juliette et vous Madame ?

FLORENCE *(embarrassée)* – Heu... Juliette... également.

FRANÇOIS – Juliette, tiens donc ? Il me semblait avoir entendu autre chose tantôt.

ALEX – Et pourquoi ne pourrait-elle pas s’appeler également Juliette ?

CLAIRE *(se libérant et criant)* – Je m’appelle Claire, pas Juliette, c’est clair ?

FLORENCE – Enfin ! Elle reconnaît qu’elle s’appelle Claire, les choses apparaissent soudain plus... claires.

ALEX *(à Florence)* – On ne va pas recommencer le jeu des prénoms !

FRANÇOIS – Et pourquoi pas, Monsieur Lupin, Monsieur Frank Lupin ?

ALEX *(troublé)* – Heu... pardon ? Comment m’avez-vous appelé ? *(à Florence)* Comment ce monsieur m’a-t-il appelé, ma chérie ?

FLORENCE – Heu... je ne sais pas, je n’ai pas très bien entendu.

FRANÇOIS – Vous avez parfaitement entendu : je l’ai appelé Frank Lupin... Lupin, comme Arsène... J’ai mis du temps à vous reconnaître moi aussi, forcément je ne vous avais aperçu qu’une seule fois, et encore de loin.

ALEX – Je... je ne vous suis pas très bien, je m’appelle Jacques...

FLORENCE (*désignant François*) – Comme vous.
 CLAIRE (*même jeu*) – Comme lui.
 FLORENCE – Et moi Juliette.
 CLAIRE – Comme moi.
 FLORENCE (*criant*) – Non, pas comme vous !
 CLAIRE (*s'enfuyant vers la chambre en sanglotant*) – Non, pas comme moi. (*Elle y rentre.*)
 FLORENCE – Voilà au moins une affaire de réglée.
 FRANÇOIS – Il en reste encore une autre. Alors, Monsieur Lupin, si nous reparlions de cette escroquerie à l'assurance ?
 ALEX - ...A l'assurance ?
 FRANÇOIS – Oui, si je ne vous ai aperçu qu'une seule fois, c'est parce que tout se passait par écrit et par virement.
 ALEX – Mais enfin, je vous assure...
 FRANÇOIS – Non ! pas « je vous assure », je ne veux plus que vous m'assuriez justement.
 FLORENCE – Il doit s'agir d'un malentendu.
 FRANÇOIS – Un malentendu qui m'a coûté cher et qui vous a rapporté beaucoup.
 ALEX – Mais je vous assure...
 FRANÇOIS – Je ne veux pas de vos assurances, je vais vous faire arrêter.
 ALEX (*en aparté*) – Mais c'est déjà fait, mon pauvre vieux, si tu savais.
 FLORENCE – Vous vous méprenez, mon mari doit être victime d'une ressemblance.
 FRANÇOIS – D'une ressemblance avec un sosie escroc alors...mais comme je ne crois pas aux sosies.
 FLORENCE – Vous avez tort, j'ai déjà croisé une dame qui me ressemblait comme deux gouttes d'eau....
 ALEX (*sans plus s'occuper de François*) – Et il pleuvait ce jour-là, je m'en rappelle parfaitement.
 FLORENCE (*même jeu*) – Et elle avait aussi le même parapluie...
 ALEX – Très juste : d'ailleurs, ça nous avait frappés.
 FLORENCE – Et il devait être noir, si mes souvenirs sont exacts.
 ALEX – Je crois qu'ils le sont : noir, oui, tu as raison.
 FLORENCE – Et elle portait des chaussures...
 ALEX – Des chaussures, oui, c'est plus pratique pour marcher.
 FLORENCE – C'est plus pratique, en effet.
 ALEX - Des chaussures qui avaient plus qu'un air de ressemblance avec les tiennes...Les sosies de tes chaussures...
 FLORENCE – Qui étaient mouillées...
 ALEX – Forcément avec la pluie.
 FLORENCE – Tu te souviens comme il pleuvait ?
 ALEX – Si je m'en souviens...
 FLORENCE – Et je me demande...
 ALEX – Oui, je me demande aussi...
 FLORENCE – Si elle...
 ALEX – Si, je crois que si.
 FRANÇOIS (*perdant patience, furieux*) – Eh bien moi, ce que je crois, c'est que vous vous moquez de moi et que vous détournez la conversation.
 ALEX – Mais enfin, je vous assure, je n'ai jamais rien détourné...
 FLORENCE – Pas même un avion, n'est-ce pas mon chéri ?
 ALEX – Oui, ma chérie, et pourtant par les temps qui courent...
 FLORENCE (*souriant*) – Il n'y a pas que les temps qui courent, n'est-ce pas chéri ?
 ALEX (*même jeu*) – Elle est *bonne*, ma chérie, elle est bonne, comme dirait Max...

FRANÇOIS (*explosant*) – Je me fous de Max, c'est clair ?

CLAIRE (*revenant*) – Tu m'as appelée ?

FRANÇOIS (*même jeu*) – Non, je ne t'ai pas appelée. Que tu t'appelles Claire ou Juliette, je ne t'ai pas appelée, file dans cette chambre, que je ne te revoie plus !

CLAIRE – Mais... (*Elle repart dans la chambre, sanglotant de plus belle.*)

FRANÇOIS – Quelle gourde !

ALEX – A propos de gourde, j'ai une de ces soifs !

FLORENCE – Comme dirait Max...

FRANÇOIS – Non ! Pas comme dirait Max, vous vous payez ma tête mais vous allez le sentir passer.

ALEX – Mais non voyons, nous n'oserions pas. Mais nous serions mieux pour discuter de ça à tête reposée...

FLORENCE – Autour de la table de la cuisine par exemple, j'ai vu qu'il y avait des bières dans le frigo.

FRANÇOIS – Eh bien allez-y rapidos, dégagez le plancher, vous commencez sérieusement à me pomper l'air.

ALEX – Bien. Allons-y ma chérie, sinon monsieur va vraiment se fâcher.

FLORENCE – Et ce n'est pas bon pour la santé.

FRANÇOIS – Se retrouver en prison, ce n'est pas bon non plus pour la santé !

ALEX – A qui le dites-vous, mon vieux.

FRANÇOIS (*hurlant*) – Je ne suis pas votre vieux !

(*Ils se mettent à rire et vont dans la cuisine.*)

FRANÇOIS – Et maintenant, j'appelle la police. (*Il sort son portable mais hésite.*) Mais que dire pour justifier ma présence ici ? Que j'ai été invité par le vrai Jacques Russell et sa femme ? Impossible. (*Il réfléchit.*) Que je visitais l'appartement ? Possible mais pour autant que je me mette d'accord avec le type de l'agence immobilière. Heureusement que je possède son numéro. Comment s'appelle-t-il encore ? Bruno, il m'a dit de l'appeler Bruno, qu'il n'y en avait qu'un seul à l'agence, que ça suffisait ! (*Il cherche sur son portable et l'appelle.*) Allo ! Bruno ? Ici, votre client de la semaine dernière qui se trouve chez Jacques Russell...oui...je voudrais que vous reveniez assez vite ici, c'est très important...je vous dis que c'est important...sinon je révèle votre petit trafic à votre maîtresse...je vais appeler la police parce qu'il y a d'autres visiteurs dans l'appartement et surtout un escroc dont j'ai été la victime...Comment ça surtout ne pas appeler la police ? (*Il coupe.*) Ne pas appeler la police, sans blague, je vais me gêner mais j'espère que tu ne traîneras pas, Bruno, sinon je leur balance aussi tes petites combines... (*Il réfléchit à nouveau.*) Seulement si je fais ça, ma femme sera forcément au courant...Elle ne pouvait pas être ici... (*Il recompose un numéro sur son portable.*) Allô ! chérie ? Tu vas bien ? ...Moi aussi. Ta maman va mieux ? ... Passe-la moi...Oui, je sais ce n'est pas dans mes habitudes...Bonjour belle maman, vous allez bien ? Toujours les rhumatismes ? Oui...oui...oui...oui...oui... (*La conversation se poursuit, il ne fait qu'écouter, incapable de placer un mot.*)...oui, au revoir belle maman, à bientôt, à bientôt. (*Il coupe la communication.*)...Evidemment que ce n'est pas dans mes habitudes de lui parler au téléphone, il faut être maso...Bon, Corinne est donc bien chez sa mère, elle ne pouvait donc pas être ici, à moins de voyager dans une soucoupe volante qui se déplacerait à la vitesse de la lumière. Qu'est-ce que c'est que cette histoire et pourquoi Sylvie m'a-t-elle menti ? Tout ça ne sent pas très bon.

(*Max et Sylvie surgissent soudain.*)

SC. 6 : MAX, SYLVIE, ALEX, FLORENCE, CLAIRE ET FRANÇOIS

MAX – Et vous êtes qui vous ?

FRANÇOIS – Heu...Jacques Russell.

MAX – Non ? Sans blague ? Elle est bonne, n'est-ce pas Sylvie ?

SYLVIE – Mais Max, il s'appelle bien Jacques Russell.

MAX – Lui ? Vous vous appelez Jacques Russell ?

FRANÇOIS – Heu...oui...comment voudriez-vous que je m'appelle ?

MAX – Je crois que c'est à vous de me le dire.

(Florence revient.)

FLORENCE – Alors, vous venez discuter calmement ? Ah, vous n'êtes plus seul ?

FRANÇOIS – Heu...non.

MAX – Voilà Claire dans un superbe peignoir.

SYLVIE – Non, ça c'est Juliette !

MAX – Oui, mais la fausse, c'est toi qui me l'as dit.

SYLVIE – Je te l'ai dit ?

MAX – Oui, tu étais même fière de ta découverte, tu m'as dit : «J'ai tiré les choses au clair, le femme de Jacques s'appelle en réalité Claire ».

SYLVIE – Mais ce n'est pas la femme de Jacques, je ne parlais pas de la même.

(Alex revient à son tour.)

ALEX – Alors, la bière va réchauffer. Ah, il y a du monde !

MAX – Et du monde qui commence à s'énerver. *(Il sort un revolver et désigne François.)* J'ai déjà un Jacques Russell sous la main. Tu t'appelles comment Jacques Russell bis en peignoir de bain sexy ? *(François et Alex lèvent les mains.)*

ALEX – Mais pourquoi sortir cette arme ?

FLORENCE – Oui, range ton revolver, Max.

FRANÇOIS – C'est ça, rangez votre revolver, Max, soyez raisonnable.

SYLVIE - Mais je peux sortir le mien également si vous voulez. *(Elle sort également un revolver. Les deux hommes, qui baissaient les mains, les relèvent, Florence les imite.)*

MAX – Peut-être que ça vous incitera à retrouver le chemin de la vérité et accessoirement à remettre la main sur la marchandise que j'attends depuis trop longtemps. Alors, Jacques bis, elle est prête cette marchandise ?

ALEX – La marchandise ?

MAX – Oui, tu ne te rappelles plus ? Tu t'appelles bien Jacques ou c'est un pseudonyme, comme un artiste ? Surtout que tu as l'air d'un artiste dans ton genre. *(Il s'approche de lui, menaçant.)*

ALEX – Heu...je ne sais plus...j'étais dans la cuisine, j'ai fait un faux mouvement, je me suis cogné la tête et je ne me souviens plus de rien, c'est comme ça, j'ai fait 6 mois d'amnésie il y a quelques années après un grave accident de voiture et de temps en temps, j'ai une rechute...quand je fais une chute ou que je heurte quelque chose.

MAX *(à Florence)* – Et vous, dites-nous la vérité, comment s'appelle-t-il ?

FLORENCE – Heu...écoutez, c'est contre ma tête qu'il s'est cogné, alors je suis un peu dans le cirage, moi aussi...je n'ai plus les idées trop claires, surtout avec un revolver sous le nez.

CLAIRE *(surgissant de la chambre)* – Ah ! au secours ! la police est là, la police est là ! *(Se jetant à genoux en tremblant.)* Je suis innocente, Monsieur le commissaire, je suis innocente.

MAX *(riant)* – Nous, la police ? Elle est bien bonne, hein, elle est bonne ?

SYLVIE *(même jeu)* – Elle est bonne, Max, elle est bonne.

(Impassibles, les autres ont baissé les mains. Max s'adresse ensuite à eux.)

MAX – Alors, vous autres, vous ne riez pas ? Elle n'est pas bonne ? *(criant)* Riez.

(Ils se mettent à rire.) Plus fort. *(Ils s'exécutent.)* Allez, en chœur, avec les mains en l'air, dites : « Elle est bonne, Max, elle est bonne ! »

LES AUTRES *(en chœur mais Claire toujours à genoux, en pleurnichant)* – Elle est bonne, Max, elle est bonne.

SYLVIE – Voilà qui est mieux.

CLAIRE (*sanglotant*) – Je suis innocente, je vous le jure, je suis innocente.

FRANÇOIS – Mais ce n'est pas la police, Claire, ce sont des bandits, tu n'as pas compris ?

CLAIRE (*hystérique*) – Des bandits ? A l'assassin, au secours ! au secours ! (*Elle court à quatre pattes pour retourner dans la chambre.*)

MAX – Une autre Claire, à présent. Il faudra vraiment que je tire les choses au clair, hein Sylvie ?

SYLVIE – Elle est bonne, Max, elle est bonne. (*Elle se met à rire.*)

LES TROIS AUTRES (*en chœur*) - Elle est bonne, Max, elle est bonne. (*Ils se mettent à rire.*)

MAX (*criant*) – Taisez-vous. Je ne vous ai rien demandé. (*Ils s'arrêtent immédiatement.*)

FLORENCE – On a cru que...

MAX – Taisez-vous.

SYLVIE – Et obéissez à Max sinon il pourrait se fâcher.

MAX – Parce que là, vous avez de la chance, je suis encore calme mais quand je me fâche...

SYLVIE – Il tire dans le tas, autant que vous soyez prévenus.

MAX – Et comme un homme prévenu en vaut deux...

SYLVIE – Max, nous oublions le patron.

MAX – Et ce n'est vraiment pas le moment, il serait capable de nous flinguer. Nous allons retourner chez nous discuter avec la hiérarchie.

FRANÇOIS – La hiérarchie ? Qu'est-ce que c'est ? Une secte ?

MAX – Une secte ? Elle est bien bonne. Elle est bonne, hein Sylvie ?

SYLVIE – Elle est bonne, Max, elle est bonne. (*Ils rient à deux. Les autres s'interrogent du regard.*)

MAX – Alors, vous autres, vous ne riez pas ? Elle n'est pas bonne ?

FLORENCE – Mais on croyait que...

MAX (*criant*) – On croyait quoi ? Riez. Riez, je vous dis. (*Ils se mettent à rire.*) Plus fort. (*Ils s'exécutent.*) Allez, en chœur, avec les mains bien en l'air, dites : « Elle est bonne, Max, elle est bonne ! »

LES AUTRES (*en chœur*) – Elle est bonne, Max, elle est bonne.

SYLVIE – Voilà qui est beaucoup mieux.

MAX – Oui, ils sont dociles. Bien, nous allons repartir pour quelques minutes. J'espère qu'à notre retour, vous vous serez mis d'accord, que nous saurons qui est qui et surtout où se trouve la marchandise.

FRANÇOIS – La marchandise ?

MAX – Fais pas semblant, toi, c'est pas une secte !

SYLVIE (*désignant François*) – Allez, Jacques Ier, va dans la chambre consoler ta Claire.

FRANÇOIS – Mais je vous assure que j'ignore ce qu'est cette marchandise.

SYLVIE – Dans la chambre, je t'ai dit.

FRANÇOIS – Bien puisque vous ne voulez rien entendre. (*Il y rentre.*)

SYLVIE (*désignant Alex*) – Et toi Jacques II, avec ta dulcinée dans la cuisine.

ALEX (*à Florence*) – Viens, ma chérie.

MAX – Et reconnaissez-vous la tête, vous retrouverez peut-être la mémoire.

SYLVIE – Et allez prendre votre douche dans l'évier. (*Ils partent dans la cuisine. Les 2 autres rient.*)

MAX – Elle est bonne, Sylvie, elle est bonne.

SYLVIE – Max, et si on se séparait ?

MAX (*étonné et ému*) – Se séparer ? Tu ne m'aimes plus ? Tu veux divorcer ?

SYLVIE – Mais non, on a beau avoir la clé, ce n'est peut-être pas prudent de retourner tous les deux à l'appartement.

MAX – Tu as raison. J'y retourne. Toi, reste ici.

SYLVIE – Et je n'hésite pas à employer les grands moyens, c'est ça ?

MAX – Exactement. A tout à l’heure, ma puce.

SYLVIE – A tout à l’heure, mon puceron.

MAX – Elle est bonne, Sylvie, elle est bonne. *(Ils se mettent à rire tous les deux. Max quitte ensuite l’appartement.)*

SYLVIE – Bien, essayons de nous rendre utile. Mais que faire ? Jetons un coup d’œil dans les tiroirs du bureau.

(François sort de la chambre.)

FRANÇOIS – Le grand méchant loup est parti ?

SYLVIE – Il est parti dévorer quelques chèvres mais il sera bientôt de retour.

FRANÇOIS – Sylvie, je ne sais pas dans quelle histoire je me retrouve embarqué, mais il faut me croire : je n’y suis pour rien. Je me suis retrouvé par hasard dans cet appartement...

SYLVIE – Et le hasard a mal fait les choses, c’est ça ?

FRANÇOIS – Oui. Tu me crois ?

SYLVIE – Je n’ai pas dit ça : nous verrons bien tout à l’heure quand Max sera de retour.

(Claire passe la tête.)

CLAIRE – Les...les bandits sont partis ?

SYLVIE – C’est de moi dont vous parlez ?

CLAIRE – Ah ! A l’assassin, à l’assassin ! *(Elle rentre précipitamment dans la chambre.)*

FRANÇOIS – C’est reparti !

SYLVIE – Allons essayer de la calmer.

FRANÇOIS – Si tu veux, mais moi je regarde.

(Ils rentrent dans la chambre. Bruno fait son entrée dans l’appartement.)

SC. 7 : BRUNO, JULIETTE ET SYLVIE PUIS FRANÇOIS ET MAX

BRUNO – Personne. Autant en profiter. *(Il sort son portable.)* Allô Jacques ? Où es-tu ? Tu ne peux pas parler ?...Tu vas être arrêté ?...Mince ! Et la marchandise ?...Mais oui, le fric, quoi ! ...Au fond de la poubelle ? Dans une petite boîte au fond de la poubelle ?...Jacques, ce n’est pas vrai, pas dans la poubelle ! *(Il coupe son portable.)* Non, pas dans le sac poubelle ! *(Il tombe assis, découragé, puis se relève d’un bond.)* Le sac poubelle, vite ! *(Il s’élance vers la porte, croisant Juliette qui vient de rentrer dans l’appartement.)*

JULIETTE - Tu ne pouvais pas m’attendre ?

BRUNO – Pas le temps. *(Il sort en courant.)*

JULIETTE – Mais pourrais-tu m’expliquer ?... J’ai mal aux pieds, je reste ici.

C’est vrai ça, je n’ai pas l’habitude de courir. Après tout, Jacques reviendra peut-être une nouvelle fois ici. *(Songeuse, elle s’assied.)* Mais pourquoi ici, alors qu’il avait dit qu’il ne reviendrait plus ? Et pourquoi avait-il emporté pour le week-end son fameux sac de sport rouge ? Plus j’y réfléchis et plus je me dis que son contenu n’avait sûrement aucun rapport avec le sport.

SYLVIE *(revenant)* – Rien à faire avec cette hystérique. *(Apercevant Juliette, en aparté.)* Mince, revoilà Juliette à la recherche de son Roméo !

JULIETTE *(apercevant Sylvie)* – Mais qu’est-ce que vous faites encore là, vous ?

SYLVIE – Heu...je visitais la chambre...je n’en avais pas encore eu l’occasion...

JULIETTE – Je vous rappelle, une fois encore, que vous êtes ici chez moi.

SYLVIE – Bien, je crois qu’il va falloir sérieusement parler toutes les deux.

(Sylvie lui montre qu’elle est armée, Juliette prend peur.) Je suis ici pour récupérer une marchandise.

JULIETTE – Il s’agit de Jacques, n’est-ce pas ?

SYLVIE – Oui.

JULIETTE – Il a fait une grosse bêtise ?

SYLVIE – On peut appeler ça comme ça.

JULIETTE – Je m'en doutais.

SYLVIE – Parce que vous voulez me faire croire que vous n'étiez pas au courant ?

JULIETTE (*au bord des larmes*) – Mais non. Il faut me croire.

SYLVIE – Vous n'avez pas une idée de l'endroit où pourrait se trouver cette marchandise ?

JULIETTE -...Non...Non...puisque je suis innocente, moi, je n'ai rien fait.

SYLVIE – C'est ce que tout le monde dirait à votre place. Une idée, juste une petite idée ?

JULIETTE - ...Non...un sac de sport peut-être...mais si c'est le cas il ne se trouve plus ici.

SYLVIE – Et si la marchandise était encore ici, à votre avis, où pourrait-il l'avoir cachée ?

BRUNO (*rentrant en courant*) – Les sacs poubelle !

JULIETTE – Quoi, les sacs poubelle ?

BRUNO – Ils ne sont plus au sous-sol, ils ne sont plus au sous-sol !

SYLVIE – Heu...c'est logique, les éboueurs viennent de les emmener.

BRUNO – Merci ! (*Il ressort aussitôt.*)

JULIETTE – Bruno, attends-moi. Cette fois-ci, je ne te lâche plus mon gaillard. (*Elle se dirige vers la porte à son tour. Sylvie s'interpose avec son revolver.*)

SYLVIE – Juliette !

JULIETTE – Oui ?

SYLVIE – N'essayez pas de vous enfuir. Il est dans votre intérêt de revenir tout à l'heure. Si vous ne le faites pas, vous risquez gros. D'accord ?

JULIETTE (*apeurée*) – D'accord, Sylvie, c'est si grave que ça ?

SYLVIE – Oui, Juliette, ne jouez pas avec votre vie.

(*Juliette sort lentement. François ressort de la chambre.*)

FRANÇOIS – Sylvie, je ne sais pas dans quelle sombre affaire je me suis fourré...

SYLVIE – C'est une chanson que vous m'avez déjà fredonnée.

FRANÇOIS – Laissez-moi partir, je ne dirai rien, je vous le jure.

SYLVIE – Il est trop tard, Jacques, enfin pour autant que ce soit votre véritable prénom.

FRANÇOIS – Non, je m'appelle François, vous me croyez Sylvie ?

SYLVIE – Ce n'est pas moi qu'il faut convaincre, mais Max et puis la hiérarchie.

FRANÇOIS – La fameuse hiérarchie... mais mon seul tort a été de me retrouver dans cet appartement qui n'est pas le mien, Sylvie, je ne veux pas mourir parce que je suis devenu le témoin gênant de quelque sombre affaire.

SYLVIE – Pourquoi vous croirais-je ?

(*Max fait son retour.*)

MAX – Alors, tu le cuisines ou il essaie de t'attendrir ?

SYLVIE – Ce serait plutôt la deuxième hypothèse, Max.

MAX – Alors, Jacques, on profite de mon absence, tu veux que j'en réfère à ...

FRANÇOIS – La hiérarchie ?

MAX – Oui, à la secte. (*Il se met à rire.*) Elle est bonne, hein ?

FRANÇOIS – Si vous le dites.

MAX (*vexé, sortant son revolver*) – Si tu n'aimes pas mon sens de l'humour, dis-le tout de suite. En attendant, rentre dans ta basse-cour et envoie-moi ta poule que je lui fasse un brin de caouette. (*François rentre dans la chambre.*)

SYLVIE – Je vais essayer de le confesser pendant que tu t'occupes d'elle.

MAX – Vas-y sœur Sylvie, mais ne lui donne pas l'absolution. (*Elle rentre à son tour dans la chambre, Claire en sort ensuite, tremblante.*)

SC. 8 : CLAIRE ET MAX PUIS SYLVIE ET FRANÇOIS PUIS ALEX ET FLORENCE

CLAIRE – Vous voulez me parler ?

MAX – Oui, pour y voir plus clair...si vous me permettez l'expression. Comment vous appelez-vous ?

CLAIRE – C'est simple et pourtant personne ne me comprend : je ne m'appelle pas Juliette mais Claire, pas Claire Russell mais Claire Leclercq et encore Leclerc c'est le nom de mon mari qui est clerc de notaire. Claire Leclerc, c'est clair, non ?

MAX – Heu...oui,

CLAIRE – Je préfère le nom de mon mari, car mon nom à moi, c'est Lebrun, Claire Lebrun, vous vous rendez compte ? A l'école, on me disait : il est clair ton brun ? Parce que le mien, il est foncé. (*Max la regarde consterné.*) Elle est bonne, hein, elle est bonne ? (*Il ne répond pas.*) Elle n'est pas bonne ? (*Il fait signe que non. Elle se met à sangloter.*) Vous ne me croyez pas ?

MAX (*après un long moment*) – Je ne demande qu'à vous croire mais pourquoi alors vous être fait passer pour Juliette, la femme de Jacques ? Allez, confessez-vous.

CLAIRE (*joignant les mains*) – Eh bien voilà mon père, je n'ai pas péché volontairement.

MAX (*criant*) – Je ne suis pas ton père, ni le curé de service, t'as compris ?

CLAIRE (*tremblant*) – Oui, j'ai compris, pardonnez-moi.

MAX – Je vous pardonne mon enfant ...mais qu'est-ce que je raconte, moi ?

Alors, pourquoi t'es-tu fait passer pour Juliette, la femme de Jacques ?

CLAIRE – Parce que François, mon amant, me l'a demandé.

MAX – Qui est ce François ?

CLAIRE – C'est Jacques.

MAX – Ecoute ma poule, tu pourrais être plus claire ?

CLAIRE (*sanglotant*) – Mais non, je ne peux pas être plus claire, puisque je suis Claire, pas Claire Russell mais Claire Leclercq et encore Leclerc c'est le nom de mon mari qui est clerc de notaire. Claire Leclerc, c'est clair, non ?

MAX (*furieux*) – Tu vas pas recommencer ta chanson, dis ! (*Il sort son revolver.*) sinon... tu m'as compris ?

CLAIRE – Oui, j'ai compris, j'ai compris ! Ne tirez pas, je vous en prie, ne tirez pas !

MAX – Alors, c'est qui ce François ?

CLAIRE – Celui qui m'a demandé de m'appeler Juliette.

MAX – Mais ça, je le sais, mais pourquoi te l'a-t-il demandé ?

CLAIRE – Je ne sais pas, je vous le jure. Il m'a dit : « Je m'appelle Jacques et toi, tu t'appelles Juliette. »

MAX – Quand t'a-t-il demandé ça ?

CLAIRE – Mais quand Sylvie est arrivée et nous a surpris dans l'appartement.

MAX – Enfin ! tu vois que ce n'était pas difficile. Il y a longtemps que tu le connais, ton François ?

CLAIRE – Non.

MAX (*après un temps de réflexion*) – Donc, il pourrait très bien t'avoir menti et s'appeler Jacques en réalité ?

CLAIRE (*le regardant bizarrement et après un long silence*) – Vous ne pouvez pas répéter la question ? (*Le portable de Max sonne. Il répond.*)

MAX – Oui, j'arrive.

CLAIRE – C'était qui ?

MAX – La hiérarchie.

CLAIRE – Dites, j'ai pas compris la question.

MAX – Eh bien ! tu vas m'accompagner dans mon appartement, on a rendez-vous avec la hiérarchie. On t'expliquera tout, ma poule.

(*Sylvie revient avec François.*)

SYLVIE – Je commence à avoir une petite idée de la situation, Max.

MAX – Tu as de la chance, parce que pour moi, ce n'était pas très clair.

(*François a bondi pour empêcher Claire de parler. Il lui retire ensuite lentement la main placée sur la bouche.*)

FRANÇOIS (*à Claire*) – On sait que tu t’appelles Claire, pas Juliette !

MAX – On ne t’a rien demandé, toi ! Fais pas le Jacques.

FRANÇOIS – Justement ! je fais le Jacques, je ne m’appelle pas Jacques.

MAX (*furieux*) – C’est moi qui fais les jeux de mots, d’accord ? Viens pas m’embrouiller, c’est déjà assez compliqué comme ça !

SYLVIE – Je t’expliquerai, Max, tu verras, c’est facile.

MAX – C’est facile, c’est facile, c’est vite dit !

SYLVIE – Conduis-les à l’appartement, la hiérarchie va décider maintenant.

MAX – Tu as raison. (*Désignant Claire et François.*) Suivez-moi vous deux.

CLAIRE – Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir !

FRANÇOIS – Moi, je n’y suis pour rien, je m’appelle François, François pas Jacques !

SYLVIE – On verra ça plus tard. On organisera une confrontation pour ne plus avoir de doute.

MAX – Tu as raison, Sylvie. (*Désignant François.*) Lui, garde-le au frais ici, je conduirai plutôt l’autre Juliette (*Montrant la cuisine.*) devant la hiérarchie. (*Annonçant fièrement.*) Mais celle-là s’appelle Florence, ça au moins, je l’ai compris.

SYLVIE – Bien, Max, tu vois que ce n’est pas si compliqué. (*A François.*) Si tu veux bien retourner dans la chambre...

FRANÇOIS – Mais enfin, Sylvie, je croyais que tu avais tout compris.

MAX – Fais pas encore le Jacques, toi ! Allez, file dans la chambre sinon je ressors mon revolver.

FRANÇOIS – Bon, d’accord, ne vous énervez pas. (*Il rentre dans la chambre.*)

MAX (*à Claire*) – Allez, passe devant.

CLAIRE – Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir !

MAX (*à Sylvie*) – Tu m’envoies Florence ?

SYLVIE – Je te l’envoie tout de suite. (*Ils sortent. Elle se dirige vers la cuisine.*) Florence, venez !

ALEX (*précédant Florence*) – Vous l’avez appelée Florence ?

SYLVIE – Affirmatif.

FLORENCE – Donc vous savez que je suis ici par hasard. Laissez-moi repartir, je ne dirai rien, je vous le promets.

ALEX – Laissez-la partir, Sylvie. Si vous voulez un otage, gardez-moi, mais laissez-la partir.

SYLVIE – Quel comportement chevaleresque, nous voici de retour au Moyen Age !

FLORENCE – Ne vous moquez pas de lui, c’est la plus belle déclaration d’amour qu’il m’ait faite.

ALEX – Et devant témoin... j’espère que cette déclaration servira à quelque chose.

SYLVIE – Nous verrons. La hiérarchie vous attend à côté, Florence, veuillez passer dans mon appartement.

FLORENCE (*venant se blottir dans les bras d’Alex*) – Je ne veux pas te perdre, mon chéri !

ALEX – Je vais essayer de les convaincre, rassure-toi. Après tout, nous sommes collègues, nous devrions trouver un arrangement.

SYLVIE – Collègues ? Comme vous y allez !

ALEX – Ecoutez, je purge actuellement une peine de prison.

SYLVIE (*regardant autour d’elle*) – Jolie, votre prison, dis donc, confortable et tout et tout.

FLORENCE – Inutile, elle ne te croira pas. Autant en finir. A bientôt, mon chéri. (*Elle quitte péniblement ses bras.*)

ALEX (*très ému, après un long silence*) – A bientôt, ma chérie. (*Elle sort.*)

SYLVIE (*en aparté*) – Ce n’est pas Max qui agirait de la sorte.

FRANÇOIS (*sortant de la chambre et en aparté*) – Ouf ! il est parti, c’est ce que j’espérais.

SYLVIE – Voilà les deux Jacques à nouveau réunis.

FRANÇOIS ET ALEX (*en chœur*) – Je ne m'appelle pas Jacques.

SYLVIE – Qui croire ? Qui ne pas croire ? Qui me dira où est la marchandise ? Je vous laisse deux minutes pour trouver des explications convaincantes. Allez dans la chambre.

ALEX – Mais...

SYLVIE – Je vous dis d'aller dans cette chambre.

FRANÇOIS – Mais, Sylvie, vous savez que je n'y suis pour rien.

ALEX – Sylvie, vous venez de me donner une idée, une excellente idée. (*Il se précipite dans la chambre.*)

SYLVIE (*à François*) – Je ne te demande pas de courir le cent mètres mais si tu pouvais y retourner, ne fût-ce qu'en marchant.

FRANÇOIS – Bon, d'accord ! (*Il rentre dans la chambre.*)

SC. 9 : JULIETTE, SYLVIE ET MAX PUIS ALEX, FRANÇOIS ET BRUNO

SYLVIE (*voyant rentrer Juliette*) – Hm ! je sens que nous approchons du dénouement.

JULIETTE – Voilà, je suis revenue. Mais j'ai perdu Bruno de vue.

SYLVIE – Il courait trop vite, la lutte était inégale.

MAX (*rentrant*) – Et voilà, le sort des deux Juliette est en train de se jouer.

JULIETTE – Décidément, mon appartement ressemble à un hall de gare.

SYLVIE – Max, je te présente Juliette.

MAX – Encore ? Il en reste combien en stock ?

SYLVIE – C'est la vraie, Max, c'est Juliette Russell.

JULIETTE – C'est un nom que je répugne à porter désormais, je préfère mon nom de jeune fille, je m'appelle Juliette...

MAX (*soudain agressif*) – Viens pas me raconter que tu t'appelles Lebrun parce que ton brun, je me fous qu'il soit clair ou foncé ou que ton mec soit clerc de notaire, compris ?

JULIETTE – Mais...mais...

SYLVIE – Mais, Max, qu'est-ce qui te prend ?

MAX – Sorry, j'étais énervé parce que j'ai encore dû me farcir à côté les explications de Claire. Excusez-moi, Juliette.

SYLVIE (*à Juliette*) – Si vous téléphoniez à Bruno, à présent.

JULIETTE – Mais que vais-je lui dire ?

MAX – Que vous êtes ici et que vous venez de retrouver de l'argent, beaucoup d'argent.

SYLVIE (*à Max*) – Là, tu fais de sérieux progrès. (*Ensuite à Juliette.*) Allez-y, Juliette. (*Elle sort son portable et appelle Bruno.*)

JULIETTE – Allo ? Bruno ?... Mais je ne comprends rien.

MAX – Qu'est-ce qu'il dit ?

JULIETTE – Je ne comprends rien, on dirait qu'il est à bout de souffle (*Elle reparle dans le portable.*) Je ne comprends rien... Qu'est-ce que tu dis ? Tu cours ? Mais pourquoi cours-tu ?

... Comment ça tu cours derrière un camion d'ordures ? (*En aparté.*) Il est devenu fou. (*A nouveau normalement.*) Ecoute-moi bien, je viens de retrouver dans l'appartement beaucoup d'argent...oui, beaucoup d'argent...Ah ! je t'entends mieux...oui, j'ai compris, je ne touche à rien...oui, tu reviens. (*Elle coupe la communication.*)

SYLVIE – Bravo, Juliette !

MAX – Je n'aurais pas fait mieux.

JULIETTE (*inquiète*) – Qu'allez-vous faire de moi ?

MAX – Nous allons prendre l'avis de la secte. (*Ils se mettent à rire.*)

JULIETTE – Je croyais que j'avais affaire à des bandits.

SYLVIE – Appelez-nous ainsi plutôt que gourous, la religion, ce n'est pas vraiment notre truc. (*puis à Max*) A choisir, Max, tu te sens plutôt bandit ou plutôt gourou ?

MAX – Plutôt bandit, Sylvie.
 SYLVIE (*à Juliette*) – Vous voyez.
 JULIETTE – Je ne suis pas rassurée. Vous allez m'éliminer ?
 MAX – Deux hommes vous attendent sûrement dans le couloir. On décidera de votre sort dans l'appartement voisin.
 JULIETTE – L'appartement de Pierrot ?
 SYLVIE – Oui, allez-y sans crainte Juliette.
 JULIETTE – Vous êtes sûre que ... ?
 SYLVIE – Allez-y maintenant, on vous attend. (*Elle sort, très inquiète.*)
 MAX – On appelle les deux autres ?
 SYLVIE – Evidemment. Plus on est de fous, plus on rit. (*Elle va ouvrir la porte de la chambre.*) Venez, les Jacques !
 FRANÇOIS – Spirituel, vraiment très spirituel, tu me déçois Sylvie. A quoi rime ce jeu ?
 ALEX (*bondissant dans des vêtements trop petits pour lui*) – Et voilà !
 SYLVIE (*étonnée*) – Et ça, ça rime à quoi ?
 ALEX – A prouver que je ne suis pas Jacques Russell. Je me suis habillé avec ses vêtements. Alors, résultat ?
 MAX – Comme on dit, heureusement que le ridicule ne tue pas, hein, Sylvie ?
 SYLVIE – Tu l'as dit, Max.
 ALEX – Mais enfin, regardez-moi, ça saute aux yeux !
 MAX – Qu'est-ce qui saute aux yeux ? Que tu as besoin d'un bon tailleur, mon vieux ! (*Il se met à rire.*) Elle est bonne, hein Sylvie, elle est bonne ?
 SYLVIE – Elle est bonne, Max, elle est bonne. (*à François*) Elle est bonne, hein François ?
 FRANÇOIS – Si vous croyez que j'ai le cœur à rire.
 SYLVIE – C'est vrai, ça. Passons aux choses sérieuses. Allez, mettes-vous à table !
 ALEX – Personnellement, je n'ai pas faim.
 MAX – Joue pas au plus fin, compris ?
 FRANÇOIS – Heu... moi, non plus et j'ai un peu de mal à vous suivre.
 MAX (*à Sylvie*) – Retourne à l'appartement, tiens-toi prête à intervenir.
 SYLVIE - Avec la hiérarchie ?
 MAX – Oui, la hiérarchie (*Il sourit, elle sort. Il se tourne vers les deux hommes, les menaçant de son revolver.*) Maintenant, jouons un peu : attention ! Je pose ma question : qui a pris pour nom d'emprunt Jacques Russell ?
 FRANÇOIS ET ALEX (*en chœur et se désignant l'un l'autre*) – C'est lui ! C'est lui !
 MAX (*très irrité*) – Je pose ma question différemment : qui ne s'appelle pas Jacques Russell ?
 FRANÇOIS ET ALEX (*en chœur et se désignant*) – C'est moi ! C'est moi !
 MAX – Bon sang ! vous vous foutez de moi : qui ment de vous deux ?
 FRANÇOIS ET ALEX (*en chœur et se désignant l'un l'autre*) – C'est lui ! C'est lui !
 MAX (*furieux*) – C'est une histoire de fous : qui n'est pas le mari de Juliette, ici ?
 FRANÇOIS ET ALEX (*en chœur et se désignant*) – C'est moi ! C'est moi !
 MAX – Qui fait un trafic de faux billets ici ?
 FRANÇOIS ET ALEX (*en chœur*) – Pas moi, pas moi !
 MAX – Qui alors ? (*Bruno fait son entrée essoufflé.*)
 FRANÇOIS ET ALEX (*en chœur et désignant Bruno*) – C'est lui ! C'est sûrement lui ! (*Bruno veut repartir mais il revient aussitôt.*)
 MAX – Enfin une bonne réponse.
 FRANÇOIS ET ALEX (*en chœur*) – Une bonne réponse ?
 BRUNO (*abattu*) – Il y a des policiers dans le couloir.
 FRANÇOIS (*jubilant, à Max*) – Ils viennent vous arrêter, mon vieux !
 ALEX (*même jeu*) – Vous êtes mûr pour la prison.

MAX – Alors là, je vais vous étonner : ce sont mes collègues, c'est vous qui êtes mûrs pour finir au minimum au poste.

FRANÇOIS ET ALEX (*en chœur*) – Vos collègues ?

MAX – Eh oui, mes collègues. Sylvie et moi formons bien un couple mais un couple d'inspecteurs de police.

FRANÇOIS (*se laissant tomber dans le canapé*) – J'ai besoin de m'asseoir.

ALEX (*même jeu*) – Moi aussi.

BRUNO (*se dirigeant vers le canapé*) – Si vous pouviez me faire une petite place.

ALEX – Je vous en prie. (*Bruno s'assied.*)

MAX – Alors, elle est bonne, hein, elle est bonne ?

LES TROIS (*en chœur, abattus*) – Elle n'est pas bonne, non, elle n'est pas bonne.

SYLVIE (*revenant*) – On peut embarquer tout le monde au poste, Max, la nouvelle vient de tomber : le vrai Jacques Russell a bel et bien été arrêté, grâce à Pierrot qui a craqué après 4 jours d'interrogatoire.

MAX – Parfait ! Pour le reste, nous nous sommes amusés à jouer la comédie pour remonter la filière : nous savions que Pierrot avait des contacts avec Jacques Russell et que celui-ci avait apparemment des activités qui ne se limitaient pas au tennis avec Bruno.

SYLVIE – Heureusement quand même que Pierrot a parlé.

MAX – Oui, parce que je n'ai pas tout compris.

SYLVIE – Je vais t'expliquer, nous allons tous nous expliquer.

MAX – Allez ! on embarque tout le monde...sauf le petit copain de Florence qui reste encore avec moi deux petites minutes.

ALEX – Pourquoi ?

MAX – Tu verras. Allez, vous deux, accompagnez Sylvie.

(*François et Bruno se relèvent et sortent complètement abattus.*)

SYLVIE (*à Max*) – En tout cas, tu les as mis K.O.

MAX (*mimant un boxeur*) – J'ai du punch, Sylvie, j'ai du punch !

SYLVIE – Elle est bonne, Max, elle est bonne ! (*Sylvie sort en riant.*)

MAX – Je suis quand même un gars étonnant, n'est-ce pas ?

ALEX – Bof !

MAX – Vous savez : quand vous m'avez ouvert la porte tantôt, j'étais quand même anxieux, c'est la première fois de ma vie que je jouais la comédie.

ALEX – Franchement, ça ne s'est pas vu, Max, vous étiez très naturel.

MAX – Je vous demande une faveur : on recommence. Nous allons faire comme si nous ne nous connaissons pas. On reprend à zéro. On retourne deux heures en arrière.

ALEX – Vous ne trouvez pas qu'on a assez joué comme ça ?

MAX – Allez ! pour finir en beauté.

ALEX – Comme vous voulez. (*Max sort.*) Un champion du monde, un vrai champion du monde. Aux Jeux Olympiques pour les cons, il nous ramène une médaille d'or les doigts dans le nez.

MAX (*revenant*) – Bonjour, vous vous appelez ?

ALEX - Heu...Russel...Jacques Russel...

MAX - Et vos amis vous appellent Jack, je parie ? Jack Russel, elle est bonne, hein, elle est bonne ?

ALEX - Oui, oh ! un peu facile, Max, un peu facile.

MAX - Et vous devez avoir une vie de chien, je suppose ? Et...attendez, attendez...

ALEX - Allez-y, je ne suis pas pressé.

MAX - Vous êtes sûr ? Sinon, allez aux toilettes. (*Il rit.*) Elle est bonne, hein, elle est bonne ? Jack Russel...une vie de chien... (*Max s'esclaffe à nouveau.*)

ALEX (*sèchement*) – Oui, je sais : elle est bonne, Max, elle est bonne.

MAX – Ah ! il fatigue le cabot. Eh bien, en route pour le chenil alors, tu seras en pays de connaissance. *(Il sort. Alex jette un dernier coup d'œil sur l'appartement.)*

ALEX *(soupirant)* – Mon week-end de liberté, tu parles !

MAX *(revenant)* – Allez, Jack ! et ne prends pas un air de chien battu. Elle est bonne, hein, elle est bonne ?

ALEX - Elle est bonne, Max, elle est bonne. *(Ils sortent.)*

RIDEAU